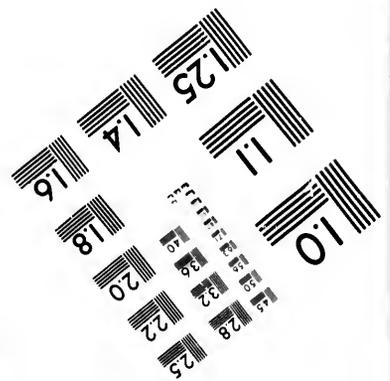
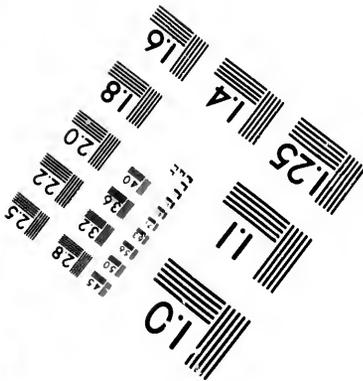
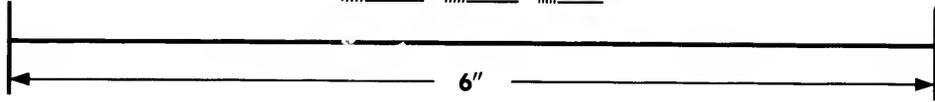
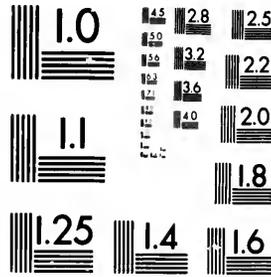


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

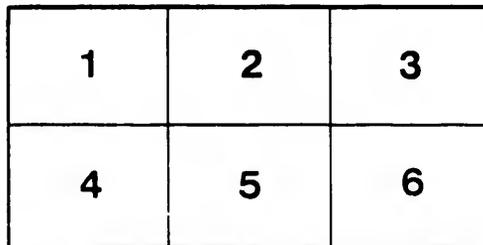
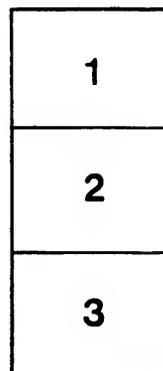
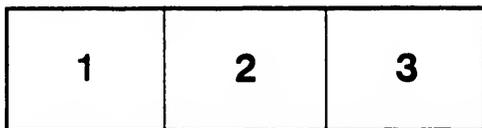
Université de Sherbrooke

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Université de Sherbrooke

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

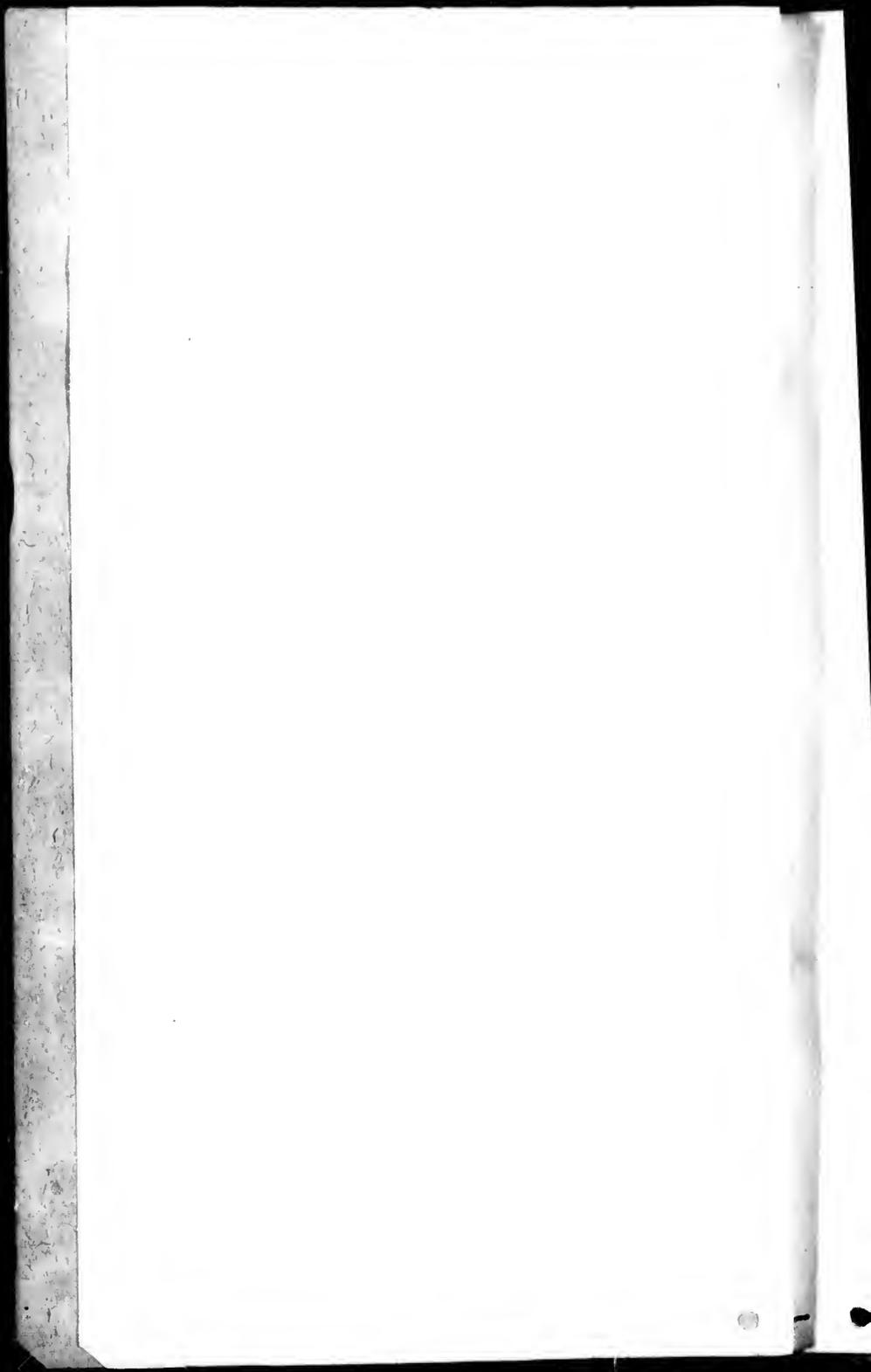
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
to

pelure,
on à





LETTRÉS

DE MADAME

LA MARQUISE

DE

POMPADOUR,

Depuis 1753 jusqu'à 1762,
inclusivement.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES,

Chez G. OWEN, Fleet-Street, & T. CADELL;

dans le Strand. M. DC. LXXIII. 1773

P R É F A C E.

Peu importe au Lecteur de ces Lettres , qui ait été le pere ou l'époux de celle qui les a écrites. Ce n'est point la naissance qui fait le génie , mais c'est le génie qui fait la réputation. Si l'esprit , le goût & les graces ont dicté cet ouvrage , il passera sans contredit à la postérité. Le public , à qui on le présente , jugera s'il est digne d'y aller. Celle qui l'a écrit , a tenu , durant sa vie , un rang distingué dans une Cour éclairée : peut-être ne sera-t-elle pas indigne , après sa mort , d'en tenir un pareil parmi les femmes célèbres.

Dans une de nos Lettres , Madame mentionne des *Mémoires* qui ne devaient voir le jour que lorsqu'elle ne le verrait plus : mais , soit qu'elle n'ait pu les achever (eh ! qui peut achever ses propres Mémoires ?) soit qu'elle ne parlât que de ces Lettres , où elle se plaisait tant , & où le public doit tant se plaire , ses meilleurs Mémoires seront toujours ses Lettres. On y voit les traits naïfs de son cœur & de son esprit , les ressorts même de sa conduite publique & particulière ; de sorte qu'elles ne laissent point à douter qu'elle n'en soit l'auteur , & qu'elles ne nous permettent plus de nous étonner de

P R É F A C E.

l'étendue permanente de son pouvoir. Au reste , l'Editeur a racheté ce recueil d'entre les mains de l'exécuteur du Secrétaire de Madame , lequel vient de mourir en Hollande , sans oser violer le secret qu'il avait apparemment juré à sa maîtresse.

Plusieurs personnes illustres , auxquelles les Lettres sont adressées , sont encore en état de produire leurs propres originaux ; mais personne ne pouvait en recueillir toutes les copies , excepté celui seul qui les avait authentiquées.

De tous les genres d'écrire , l'épistolaire est le plus important comme le plus naturel ; & de tous les recueils de Lettres dont les Dames Françaises aient enrichi leur langue , il n'y en a peut-être pas un qui fasse éclater plus constamment que celui-ci une morale pure , un esprit brillant , les sentimens tendres & généreux , le style aisé & élégant.

Pour rendre ces Lettres d'une utilité plus étendue , le propriétaire les a lui-même traduites en Anglais , dans la vue non-seulement de complaire (s'il était possible) également aux deux nations , rivales en esprit comme dans le commerce ; mais d'en augmenter l'amitié & l'estime mutuelles , en facilitant par les moyens les plus agréables & les plus efficaces la connaissance réciproque de leurs langues.

T A B L E

**DES LETTRES CONTENUES dans
la premiere Partie.**

L ettre I. <i>Au Duc de MIREPOIX.</i> 1753.	Page 1
Lettre II. <i>Au même.</i> 1753.	3
Lettre III. <i>A Mde la Maréchale D'ETRÉES.</i>	
1754.	4
Lettre IV. <i>A M. BERRIER.</i>	6
Lettre V. <i>A M. DIDEROT.</i>	8
Lettre VI. <i>A la Marquise de BRETEUIL.</i>	
<i>Mars 1754.</i>	9
Lettre VII. <i>A la Comtesse de BRANCAIS.</i>	11
Lettre VIII. <i>Au Duc de MIREPOIX.</i> 1755.	
	15
Lettre IX. <i>Au même.</i> 1755.	16
Lettre X. <i>Au même.</i> Juin 1755.	17
Lettre XI. <i>A la Duchesse D'AIGUILLON.</i>	
1755.	19
Lettre XII. <i>A la Duchesse de CHAROST.</i>	
1755.	20
Lettre XIII. <i>Au Marquis D'ALBRET.</i> 1755.	
	21
Lettre XIV. <i>Au Comte D'AFRI.</i> 1755.	24
Lettre XV. <i>A Madame DUBOCAGE.</i>	26
Lettre XVI. <i>A M. ROUILLÉ.</i> 1756.	27
Lettre XVII. <i>Au Maréchal de BELLISLE.</i>	
<i>Mars 1756.</i>	29
Lettre XVIII. <i>A la Maréchale D'ETRÉES.</i>	
<i>Mars 1756.</i>	31

(TABLE)

56.	Lettre XXXVIII. <i>A la même.</i>	64
33	Lettre XXXIX. <i>Au Marq. de BEAUFORT.</i>	
Mai	1760.	66
34	Lettre XL. <i>Au Marquis de CASTRIES.</i>	
50-	Novembre 1760.	67
35	Lettre XLI. <i>Au Comte d'AFRI.</i> 6 Novemb.	
RC.	1760.	68
36	Lettre XLII. <i>Au Duc de WURTEMBERG.</i>	
NE.	1760.	70
37	Lettre XLIII. <i>Au Duc de BELLISLE.</i>	71
56.	Lettre XLIV. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	
39	1760.	73
40	Lettre XLV. <i>A la même.</i> 1760.	75
r.	Lettre XLVI. <i>A M. BERRIER.</i> 1761.	77
43	Lettre XLVII. <i>Au Comte de S. FLORENTIN.</i>	
ES.		79
44	Lettre XLVIII. <i>A M. de BUSSI.</i>	81
SE.	Lettre XLIX. <i>A la Maréchale de BROGLIE.</i>	
46	1761.	83
.	Lettre L. <i>Au Maréch. de SOUBISE.</i> 1761.	84
48	Lettre LI. <i>A la Comtesse de BARAIL.</i>	86
S.	Lettre LII. <i>A M. de VOLTAIRE.</i> 1762.	88
50	Lettre LIII. <i>Au Marquis de BEAUSSAC.</i>	
59.	1762.	89
52	Lettre LIV. <i>Au Duc de FITZ-JAMES.</i> 1762.	
ire		91
54	Lettre LV. <i>Au Duc de NIVERNOIS.</i> 1762.	92
ars	Lettre LVI. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i> 1762.	
55		94
ON.	Lettre LVII. <i>Au Maréchal de SOUBISE.</i>	96
56	Lettre LVIII. <i>Au Duc de CHOISEUIL.</i> 1762.	
E.		98
58	Lettre LIX. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	
59	1762.	101
I.	Lettre LX. <i>A M^{de} l'Abbesse de CHELLES.</i>	
51	1762.	104

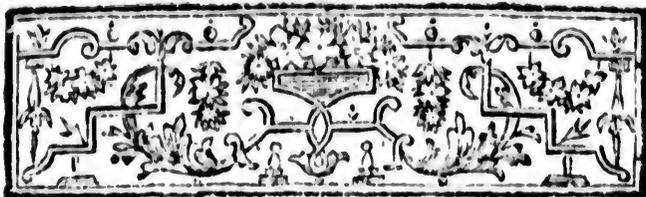
(TABLE)

Lettre LXI. <i>Au Duc de NIVERNOIS.</i>	1762.	106
Lettre LXII. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	1762.	107
Lettre LXIII. <i>Au Duc de NIVERNOIS.</i>	1762.	109
Lettre LXIV. <i>Au même. Octobre 1762.</i>		111
Lettre LXV. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	1762.	113
Lettre LXVI. <i>A la même.</i>		116
Lettre LXVII. <i>A la même. 1762.</i>		118
Lettre LXVIII. <i>Au Maréch. de NOAILLES.</i>		122
Lettre LXIX. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>		125
Lettre LXX. <i>A la même. 1762.</i>		129
Lettre LXXI. <i>A la même.</i>		131
Lettre LXXII. <i>A M. l'Arch. de Paris.</i>		134
Lettre LXXIII. <i>Au Duc de BROGLIE.</i>		135
Lettre LXXIV. <i>A M. D'ALEMBERT.</i>		137
Lettre LXXV. <i>A M. de VOLTAIRE.</i>		138
Lettre LXXVI. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>		140
Lettre LXXVII. <i>A la même.</i>		143
Lettre LXXVIII. <i>A la même.</i>		145
Lettre LXXIX. <i>A la même.</i>		147
Lettre LXXX. <i>A la même.</i>		149
Lettre LXXXI. <i>A Mde de NEVILLI.</i>		151
Lettre LXXXII. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>		153
Lettre LXXXIII. <i>A la même.</i>		154
Lettre LXXXIV. <i>A la même.</i>		Ibid.

Fin de la Table.

LETTRES

S. 1762.
106
ASCHI.
107
RNOIS.
109
762. 111
ASCHI.
113
116
118
AILLES.
122
SCHI. 125
129
131
ris. 134
IE. 135
T. 137
E. 138
SCHI. 140
143
145
147
149
LI. 151
BASCHI.
153
154
Ibid.



LETTRÉS
DE MADAME
LA MARQUISE
DE
POMPADOUR.

LETTRE I.

Au Duc de MIREPOIX. 1753.

VOs lettres, Monsieur le Duc, me font toujours plaisir, comme vous savez : j'aime beaucoup ces petites bagatelles que vous m'avez choisies & envoyées, parce qu'elles viennent de vous : elles n'ont certainement pas d'autre mérite. Les Anglais ne savent ni manger, ni vivre, ni travailler avec goût. Je vous plains sincèrement d'être obligé de vivre dans le pays du *Rosbif* & de

Partie I.

A

RES

l'insolence. Je ne doute pas que vous ne soyez encore plus exposé que nous aux mauvaises chicanes & aux mauvais raisonnemens de ces fiers insulaires : il paraît qu'ils veulent la guerre ; tout leur embarras est de trouver un prétexte honnête. Mais le vrai crime & le plus grand , dont la France soit coupable à leurs yeux , est celui de rétablir sa marine.

La démarche que le Parlement d'Angleterre a faite en naturalisant les Juifs , étonne toute l'Europe : le vieux Maréchal dit que la religion , les loix , & les mœurs des Israélites , les rendent incapables d'être bons citoyens & bons sujets ; c'est toujours un peuple à part qui forme un Etat dans l'Etat , & à qui il ne faut accorder des privilèges qu'avec discrétion. On suppose que l'or qui , comme l'amour , rend tous les hommes égaux , est le plus fort argument que les Juifs aient employé dans cette occasion. La France fait depuis longtemps , que ce précieux métal est tout-puissant en Angleterre , & que tout y est à vendre , la paix , la guerre , la justice & la vertu. Vous êtes content de la politesse des Ministres du Roi George ; mais nous ne le sommes pas de leur politique : ils ont , comme le Cardinal Mazarin , un grand dé-

faut dans les négociations ; c'est qu'ils veulent toujours tromper. Prenez soin de ne pas l'être , & pensez toujours à votre patrie & à vos amis.

L E T T R E II.

Au même. 1753.

MAlgré toutes vos espérances & vos promesses , & les menfnges de la Cour de Londres , nous regardons la guerre comme inévitable , mais fans nous alarmer : tous les cœurs des Indiens en Amérique font pour nous ; nous avons des vaisseaux , une bonne armée & de bons amis. Mylord Albemarle , qui s'occupe plus de ses plaisirs que de politique , a pourtant présenté un grand mémoire , où il se plaint que c'est à l'instigation des Français que les sauvages d'Amérique attaquent sa nation. Il est triste que ce peuple sage ne puisse se faire aimer , & il est honteux de s'en plaindre. Ce mémoire ne méritait pas de réponse sérieuse , & il n'en a pas eu. Monsieur l'Ambassadeur s'est encore plaint que la France construisait des vaisseaux : cette plainte ne méritait pas non plus de réponse sérieuse , & elle n'en a pas eu. Le Roi compte sur votre

zele , vos lumieres , & votre vigilance dans ce temps critique : voyez tout , observez tout , examinez tout. Les Anglais ne sont pas fins : je ne crois pas qu'ils puissent vous surprendre. Je vous prie de faire mes civilités à la Duchesse (a) : c'est une femme que j'aime pour son esprit & la bonté de son cœur : ces caracteres sont rares dans son pays ; mais ils n'en sont que plus estimables. Adieu , Monsieur le Duc ; ayez soin de votre santé pour le service du Roi , & la satisfaction de ceux qui vous aiment. J'ai dans l'idée que nous vous reverrons bientôt : j'en serais bien aise , & j'en serais fâchée ; car je n'aime pas la guerre : elle ne fait que très-peu de bien , & toujours beaucoup de mal.

Je suis , &c.

L E T T R E I I I .

A Madame la Maréchale d'ETRÉES. 1754.

JE m'apperçois de plus en plus que la condition des Rois & des Grands est bien triste , & je m'imagine qu'un Palefrenier est un peu plus heureux que son Maître. Qu'il

(a) — de Queensberry.

faut payer cher la pompe , la gloire & les
 magnifiques bagatelles que le peuple igno-
 rant a la bêtise d'envier ! Pour moi , je vous
 avouerai que je n'ai pas eu six momens agréa-
 bles depuis que je suis ici : tout le monde
 tâche de me plaire , & presque tout le mon-
 de me déplaît : les plus brillantes conver-
 sations me donnent la migraine ; je bâille
 au milieu des fêtes , & j'éprouve sans cesse ,
 qu'il n'y a point de bonheur dans la vanité.
 Cependant il faut avaler le calice , tout dé-
 goûtant qu'il soit , puisque je l'ai voulu. Le
 Roi se porte bien , mais il s'ennuie tout
 comme les autres ; & les querelles du Clergé
 avec le Parlement ne contribuent pas à le
 mettre de bonne humeur. Les Ministres se
 donnent la torture pour les accorder ; mais
 les Prêtres ne veulent pas reculer d'un pas.
 Je ne saurais pourtant m'imaginer que leurs
 billets de confession soient bien nécessaires ,
 ni que Dieu chasse de sa présence un hon-
 nête homme qui meurt sans leurs passe-ports.
 Je m'imagine au contraire , qu'ils sont pour
 la plupart vains , ambitieux , mauvais su-
 jets du Roi , & mauvais serviteurs de Dieu.
 Mais leur crédit est malheureusement si grand
 par la sainteté de leur caractère , & le beau
 prétexte de la Religion , qu'on se voit obli-
 gé de les ménager. Le Roi sent bien que le

Parlement soutient les droits de sa couronne contre le Clergé qui voudraient être indépendant : cependant il se trouve , pour ainsi dire , forcé de punir ses amis , & de caresser ses ennemis : voilà la condition de ces Dieux de la terre , qu'on adore & qu'on méprise en même temps. Ces querelles ne vous affectent pas , ma chere amie , parce que vous êtes éloignée de la scene : mais moi , elles m'affligent , parce qu'elles affligent le meilleur des Rois. Prions Dieu , qu'il inspire à ses Ministres l'esprit de paix & de charité. Avez-vous vu notre Comte (a) ? Je l'ai chargé d'une petite affaire. Après celle-là , j'en ai encore une autre à lui donner de la même importance : je connais ses talens , & il en faut faire usage : parlez-lui ; je vous embrasse tendrement.

L E T T R E I V.

A M. BERRIER. (b)

NE parlons point de remerciement, Monsieur : si j'avais connu un plus habile homme

(a) Le Comte de Valbelle.

(b) D'abord Lieutenant de Police à Paris , puis Contrôleur-Général , & enfin Secrétaire des affaires étrangères.

que vous , je l'aurais recommandé. Témoignez votre reconnaissance au Roi , en faisant mieux que vos prédécesseurs : c'est le plus beau compliment , & le seul que j'attends de vous. Il faut sur-tout à présent une grande intégrité , & de grands talens pour un emploi de cette importance : c'est cette raison qui vous a fait choisir. Il y a des gens , qui prétendent qu'il est impossible que la France ait une bonne marine, ou qu'elle la conserve long-temps. Ils disent encore , que cela pourrait produire une révolution dans le Gouvernement ; que pour le moins l'autorité royale en souffrirait ; qu'une grande marine , & le grand commerce , qui en est la suite , supposent la liberté des sujets , comme dans une Monarchie mixte telle que l'Angleterre , ou dans une République telle que la Hollande. Si cela était , il n'y aurait pas le petit mot à dire : je ne ferais pas bien aise que le Roi descendît de son Trône , & que , de maître absolu , il devînt le premier serviteur de l'Etat. Croyez-vous, Monsieur, que les Français soient faits pour la liberté, ou que ces beaux raisonnemens soient raisonnables ? Il me paraît que c'est une mauvaise excuse pour les Ministres précédens , & elle n'en saurait être une bonne pour leurs Successeurs. Travaillez donc , Mon-

couronné
tre indé-
pour ainsi
e caresser
ces Dieux
méprise
vous af-
que vous
oi , elles
t le meil-
il inspire
e charité.
Je l'ai
celle-là,
ner de la
talens ,
; je vous

at, Mon-
homme

Paris ,
taire des

sieur , avec zele , & faites respecter le nom Français dans les deux mers. Votre département est le plus important , comme le plus difficile : qui commande à la mer , commande à la terre. Vous ferez étonné qu'une femme vous parle de tout cela; mais ma situation est singuliere en tout , comme ma fortune. J'ai éprouvé plus d'une fois , que les femmes peuvent avoir raison & donner de bons conseils : votre élévation en est un nouvel exemple. Au nom de Dieu & de la France , honorez-vous , honorez-moi. Adieu , Monsieur , je vous souhaite autant de bons succès , que vos ennemis & les miens vous en souhaitent de mauvais.

Je suis , &c.

L E T T R E V.

A M. DIDEROT.

Monsieur , je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire Encyclopédique* : on dit qu'il y a dans ce livre des maximes contraires à la Religion & à l'autorité du Roi. Si cela est , il faut brûler le livre : si cela n'est pas , il faut brûler les calomnieurs. Mais malheureusement ce sont les Ecclésiastiques qui vous accusent , & ils ne veulent pas

ter le nom
tre dépar-
comme le
à la mer ,
ez étonné
cela; mais
t , comme
d'une fois ,
son & don-
évation en
de Dieu &
nerez-moi.
ite autant
emis & les
avais.
&c.

ns l'affaire
: on dit
es contrai-
u Roi. Si
cela n'est
eurs. Mais
ésiaftiques
ulent pas

(9)

avoir tort. Je ne fais que penser sur tout cela , mais je fais quel parti prendre ; c'est de ne m'en mêler en aucune maniere : les Prêtres sont trop dangereux. Cependant tout le monde me dit du bien de vous : on estime votre mérite , on honore votre vertu. Sur ces témoignages , qui vous font si glorieux , je vous crois presque innocent ; & je me ferai un plaisir de vous obliger en toute autre chose. La proscription de l'*Encyclopédie* est un point résolu sur la déposition des dévots , qui ne sont pas toujours justes & vrais. Si le livre n'est pas tel qu'ils le disent , je ne puis que vous plaindre , & détester l'hypocrisie & le faux zele , en attendant que vous m'offriez une autre occasion de vous être utile , &c.

LET TRE VI.

A la Marquise de BRETEUIL.

Mars 1754.

JE vous dois une réponse ; & je vous la fais avec beaucoup de plaisir. Vous voyez que dans ce pays , où l'on a d'ordinaire la mémoire si courte , je n'oublie cependant pas mes amis. Il y a des gens qui s'amuse à me représenter comme une femme hautai-

ne , intéressée , incapable de sentir & d'aimer le mérite. Vous savez ce qui en est : mais je vous avoue que ces jugemens m'affligent , parce qu'ils sont injustes , & peut-être m'affligeraient-ils davantage , s'ils ne l'étaient pas : car , en pareil cas , la vérité irrite plus que le mensonge. Je ne suis pas hautaine , car je vis familièrement avec les personnes que j'estime : pour les autres , je ne me soucie pas de les fâcher , ni de leur déplaire. Je ne suis pas intéressée , puisque je dépense tant d'argent pour obliger souvent mes ennemis , & plus souvent des ingrats. Je ne suis pas incapable d'aimer le mérite , puisque je vous aime tendrement , & que je saisis avec empressement toutes les occasions qui se présentent de vous en convaincre. Je suis bien heureuse d'en avoir encore trouvé une nouvelle : mais sachez-vous , Madame , que je suis dans une grande coïtère ? Pourquoi me parlez-vous de cette place vacante chez la Reine ? Est-ce que je ne pense pas toujours à vous ? Je devrais vous punir , & vous cacher ce qui est arrivé : mais mon cœur , que je consulte toujours , ne le veut pas. Je vous apprend donc que vous aviez été nommée à cette place , avant que j'eusse reçu votre lettre. Je ne veux pas vous dire quelle est la per-

sonne qui vous a proposée , & qui a réussi : sachez seulement que c'est une personne qui est toute à vous , & qui ne veut point recevoir de complimens. Je crois qu'il est bon que vous veniez promptement remercier le Roi , & m'embrasser.

Vous verrez ici un grand homme sec (a), noir comme un démon , haïssant comme Charles XII les femmes & les plaisirs , mais aimant comme lui à la fureur la guerre & la gloire. Il nous a fait beaucoup de mal dans la dernière guerre , & il est venu offrir ses services pour en faire autant aux Anglais à la première occasion , qui ne viendra peut-être que trop tôt. Je finis ici ma lettre pour aller souper , & puis m'ennuyer. Adieu , ma belle Marquise , aimez tout le monde , & moi plus que tous les autres.

L E T T R E VII.

A la Comtesse de BRANCAIS.

VOUS m'avez fait rire avec votre petit Evêque : est-il donc bien vrai qu'il s'amusait dans son carrosse à mettre des mouches sur le visage de la belle Duchesse ? Je ne crois pas

(a) M. Courtin , fameux partisan.

que ce soit là une fonction épiscopale : mais elle est agréable , & il serait à souhaiter que les Prêtres ne fussent jamais plus grand mal. Mais laissons là ce *révérend pere en Dieu* , & parlons de nous , ma chere amie ; m'aimez-vous encore davantage que la semaine derniere ? Pour moi , je sens que je vous aime tous les jours de plus en plus , & que votre affection m'est nécessaire : je m'ennuye quand je ne vous vois pas. Que ces méchans hommes , qui prétendent que les femmes ne peuvent s'aimer , viennent à nous ; ils en apprendront des nouvelles. J'ai beaucoup de connaissances , beaucoup de très-humbles serviteurs & de très-humbles servantes , que je vois sans plaisir , & que je quitte sans regret. Il me faut un bon cœur , un esprit agréable comme le vôtre pour me plaire. Le Roi est allé à la chasse par le plus furieux temps du monde ; il s'en moque , il a un corps de fer. Pour ses petits seigneurs qui sont faits de papier mâché , c'est tout autre chose ; mais il faut suivre le maître , & paraître content. Pendant ce temps-là , comme il faut faire quelque chose , je me promene dans ma galerie ; je regarde mes tableaux , je bâille & j'écris. Ne trouvez-vous pas que je suis bien heureuse ? On a représenté ici la nouvelle tragédie de Voltaire :

il

il est
des
hom
perfe
pleu
Je
tre p
rier ,
coup
qui v
Mais
runt
tit fo
pre m
dema
En
souha
m'enn
que l
chose
plaisai
très-fa
mal a
mots
me pe
j'avais
moi ,
fots q
sembl

Il est étonnant que ce vieillard fasse encore des enfans si beaux & si vigoureux. C'est un homme unique que ce Voltaire ; il n'y a personne qui sache mieux faire rire & faire pleurer.

Je vous prie , Madame , de m'amener votre petite fille ; je veux la baiser & la marier , si vous le voulez bien : je l'aime beaucoup , parce que j'aime beaucoup tout ce qui vous appartient & qui vous ressemble. Mais j'entends du bruit : voici des importuns qui viennent me chercher pour un petit souper , & qui m'obligent d'interrompre ma lettre & mon plaisir. Je la reprendrai demain.

En sortant du lit , je commence par vous souhaiter le bon jour. J'avais prévu que je m'ennuyerais hier , & j'ai deviné juste. Ah ! que les bienféances du monde sont une chose bien imaginée ! La compagnie ne me plaisait pas : c'étaient de gens fort civils , très-fades , & dont les flatteries faisaient mal au cœur. Ils riaient de tous les bons mots que je n'avais pas dits , & voulaient me persuader en dépit de moi-même , que j'avais envie de briller avec eux. Croyez-moi , ma chere , tous les flatteurs sont des fots qui s'imaginent que les autres leur ressemblent. Il y avait aussi de belles fem-

Partie I.

B

mes, mais ridicules , qui semblaient dire aux hommes , *voilà mon visage , admirez-le.* Quel tourment , ma chere Comtesse , que ces petits soupers qu'on trouve si agréables & si délicieux ! Je suis presque convaincue qu'il n'y a personne qui n'ait envie de bâiller , lorsque tout le monde se récrie qu'il a bien du plaisir. Pour moi , je n'y en ai point : mais , en récompense , je ne manque jamais d'y attraper beaucoup d'ennui & une bonne migraine. Voilà la vie agréable que je mene , & que je souhaite à tous mes ennemis. Il n'y a point de nouvelles publiques , mais beaucoup d'aventures , d'intrigues & de bassesses particulieres. J'écoute encore ceux qui me les racontent ; mais je les méprise , & ils ne me plaisent plus comme autrefois ; ce qui me fait croire que mon cœur devient meilleur. Mais , pourquoi ne me dites-vous pas de finir ? Je m'imagine que ma lettre est assez longue , non pas pour moi qui aime à vous écrire , mais pour vous que j'ennuye. Je m'en vais la relire : mon Dieu ! quel fatras ! Je n'y trouve qu'une chose que vous approuverez : ce sont les marques d'amitié que je vous donne : tout cela est bon & vrai. Quant au reste , je vous conseillerais de ne pas le lire , si vous ne l'aviez déjà lu.

Je suis , &c.

L E T T R E V I I I.

Au Duc de MIREPOIX. 1755.

Vous êtes , Monsieur l'Ambassadeur , un charmant correspondant pour une femme : mais on a peur que vous ne soyiez pas assez vigilant pour observer les démarches des Anglais. Il paraît évident qu'ils ont quelque grand dessein en vue : ils font de grands armemens dans tous leurs ports ; ils font passer en Amérique des troupes & des munitions de toute espee. Cependant on trouve extraordinaire que vous répétiez sans cesse dans toutes vos dépêches , que le Roi d'Angleterre est toujours notre ami , & qu'il n'a aucune mauvaise intention contre nous. Vous savez micux que moi que tout le secret de la politique consiste à mentir à propos , & que les Rois peuvent mentir comme les autres. Il serait honteux que , dans ces matieres , un Français fût la dupe des Anglais , & j'ai bien peur que vous ne le soyiez , à moins que vous ne vous teniez bien sur vos gardes pour votre propre réputation , & pour faire honneur à vos amis. Il y a par exemple un certain Général Braddock qui a commencé les hostilités en Amérique ; il est impossibla

qu'il ait osé agir sans ordre ; & s'il en a reçu , vous voyez que vos bons amis d'Angleterre sont des fourbes & se moquent de vous. Les affaires ne peuvent rester où elles en sont : nous saurons bientôt à quoi nous en tenir : mais , en attendant , je crains que vous ne reveniez brusquement ici avec la honte d'avoir été trompé en politique par les plus mauvais politiques qui soient sur la terre. Si cela arrivait , j'en serais très-affligée & pour vous & pour moi ; car vous savez avec quel zèle j'ai toujours été & serai toujours disposée à vous servir. Je vous salue de tout mon cœur ; ayez soin de votre gloire & de nos intérêts.

Je suis , &c.

L E T T R E I X.

Au même. 1755.

Vous nous avez enfin trompés , Monsieur le Duc , parce que vous avez été trompé le premier ; mais on trouve étrange que vous l'ayez été. Comment est-il possible que le Roi d'Angleterre ait donné un ordre aussi injuste & digne du siècle d'Attila , sans que vous en ayez eu le moindre soupçon ? Voilà donc deux vaisseaux de guerre & plus de

trois cens vaisseaux marchands saisis au mi-
 lieu de la paix , & sans déclaration de guer-
 re. Après cela , vantez encore la justice &
 l'humanité des Anglais. Le Roi a été surpris,
 & toute la nation est indignée : jamais per-
 sonne ne les aurait cru capables de com-
 mencer la guerre comme les pirates d'Alger.
 Nos Ministres sentent bien que toutes leurs
 représentations à la Cour de Londres seront
 inutiles : les voleurs ne prennent pas pour
 rendre. Cependant c'est une démarche qu'il
 faudra faire pour la gloire du Roi , & pour
 suivre les formes de la justice même avec
 les injustes. L'Europe verra alors avec éton-
 nement sa modération & le crime de ses en-
 nemis.

.

L E T T R E X.

Au même. Juin 1755.

JE pense , comme vous , Monsieur l'Amba-
 assadeur , que vous ne pouvez plus rester
 décemment à Londres ; & on espere vous
 voir bientôt ici. Je ne fais pas quel sera l'é-
 vénement de cette guerre ; mais si la for-
 tune se met du parti de la justice , nous n'a-

vous rien à craindre. Notre marine est, dit-on, sur un assez bon pied, & capable de faire tête aux Anglais : Dieu le veuille ! Cependant, malgré les promesses & la confiance de nos Ministres, le Roi n'est pas sans inquiétude, ni la nation non plus. C'est une guerre de mer que nous allons avoir, & la mer ne semble pas l'élément des Français : on peut même dire qu'ils ne l'aiment pas ; quoi qu'il en soit, on fera ce qu'on pourra. Ne manquez pas de rapporter avec vous une liste exacte de la marine Anglaise, du nombre de leurs vaisseaux, de leurs matelots, de leurs troupes de terre & de mer ; informez-vous avec adresse de leurs desseins, de leurs négociations avec les Princes du continent, de leurs ressources & de leurs projets, &c. Tout le monde se flatte que nous aurons la supériorité sur terre, & il y a beaucoup d'apparence ; de sorte que quelques pertes que nous fassions sur mer, le continent nous dédommagera ; & le pis-aller sera de faire une paix telle que celle d'Aix-la-Chapelle, par laquelle toutes les Puissances, après s'être épuisées d'hommes & d'argent, se sont à-peu-près trouvées au même point d'où elles étaient parties ; car le temps de faire des conquêtes est passé. On croit que le Roi George s'est trouvé forcé de faire

cette démarche violente si contraire à sa gloire : les marchands de Londres , par leur crédit , leur argent & leurs clameurs , menent leur Roi par le nez , & l'obligent à faire la guerre , quelque inclination qu'il ait pour la paix. Vous voyez , Monsieur le Duc , qu'il y a des inconvéniens par-tout : dans les Monarchies absolues , les Rois peuvent faire tout le mal qu'ils veulent ; dans les Monarchies mixtes , ils ne peuvent pas même faire le bien. Pour nous , tâchons toujours de le faire , en aimant & en servant notre Roi & nos amis.

Je suis , &c.

L E T T R E X I.

A la Duchesse d'AIGUILLON. 1755.

JE m'afflige avec vous de la mort de M. de Montefquieu : c'était un grand homme & un bon citoyen ; il était bien digne d'être votre ami. Je m'imagine que la Sorbonne laissera ses cendres en paix ; c'est une action lâche & indigne d'attaquer les morts. Le P. Castal se vante de l'avoir fait mourir en bon chrétien , comme s'il n'eût pas été bon chrétien auparavant. Pour moi je pense que les honnêtes gens & les gens

de mérite le font , quoiqu'ils ne fassent pas tant de bruit que les autres , & qu'ils soient plus modestes , sans préjugés & sans fanatisme. Le Roi estimait cet illustre mort , & il a été touché de sa perte. Ses petits ouvrages , comme le *Temple de Gnide* & autres , faisaient mes délices. Quant à son *Esprit des loix* , je n'avais ni le temps , ni peut-être la capacité de le lire : ces lectures profondes ne conviennent qu'à peu de femmes. On dit qu'il vous a laissé quelques papiers intéressans : je ne doute pas que vous n'en fassiez part au public , lorsque le temps aura apporté quelque soulagement à votre douleur. La maniere dont vous pleurez vos amis , fait voir combien vous êtes digne d'en avoir. J'ai l'avantage d'être de ce nombre , & c'est un des biens que j'estime le plus. Si je puis vous être utile à quelque chose dans cette occasion , ne me refusez pas, Madame , le plaisir de vous obliger , &c.

L E T T R E X I I .

A la Duchesse de CHAROST. (a) 1755.

Vous me demandez , Madame , ce que nous faisons à Versailles : nous parlons de

(a) Dame d'honneur de la Reine.

ne fassent pas
 & qu'ils soient
 & sans fana-
 lustre mort ,
 Ses petits ou-
 Gnide & au-
 Quant à son
 e temps , ni
 : ces lectures
 peu de fem-
 quelques pa-
 pas que vous
 que le temps
 ment à votre
 s pleurez vos
 s êtes digne
 re de ce nom-
 e j'estime le
 e à quelque
 e refusez pas,
 liger , &c.

I.

a) 1755.

me , ce que
 s parlons de

politique , nous battons les Anglais ; nous pensons aussi à la paix. Comme vous aimez ces matieres , & que j'en ai malheureusement la tête pleine , je m'en vais causer amicalement avec vous un quart-d'heure ; après quoi , ma belle Duchesse , vous irez à la Comédie , si vous avez mal à la tête. Pour commencer , je vous dirai donc que le Roi est pacifique : il n'a jamais oublié les leçons que son Bifaïeul lui donna à ce sujet , lorsqu'il était encore enfant. Cependant il se voit aujourd'hui forcé de tirer l'épée pour venger son honneur & celui de sa couronne. Si on lisait dans quelque histoire ces paroles : » Le Roi de ce peuple saisit & confis-
 » qua à son profit trois cens vaisseaux d'une
 » nation voisine qui trafiquait en mer sous
 » la protection des traités , & tous les
 » hommes qui s'y trouvaient furent chargés
 » de fers , & jettés dans des culs de basse-
 » fosse : « on demanderait aussi-tôt si cela ne s'est pas passé parmi les Cannibales. C'est pourtant le Roi humain d'une nation humaine , qui a commis cette action. Il paraît que les sauvages d'Angleterre ont une justice comme une religion à part , ce qui ne les empêche pas de réclamer pour eux la justice générale. On dirait néanmoins que ces hommes si hardis sont embarrassés dès

le premier pas : ils cabalent beaucoup dans le nord pour nous chercher des ennemis , & défendre le pays d'Hanovre. Mais , à propos de ce beau pays d'Hanovre , M. de Maurepas disait une fois pour plaisanter , que c'était sans doute par amitié pour les Français que les Anglais avaient mis l'illustre Maison d'Hanovre sur le trône , & pris pour leur Roi le dernier des neuf grands Vassaux du Saint Empire Romain. Auparavant , ils pouvaient presque dire qu'ils n'avaient que la chûte du Ciel à craindre ; mais à présent , il faut qu'ils viennent se battre sur terre pour défendre les déserts de ce misérable électorat : il faut qu'ils s'épuisent par les guerres & les alliances du continent , jusqu'à ce qu'à la fin ils succomberont sous le poids de leurs dettes & de leurs pertes. Le Roi est résolu de donner aux Anglais l'exemple de la justice & de la modération. On leur demandera la restitution de nos vaisseaux , & sur leur refus on fera usage de la *dernière raison des Rois*. On croit que les Hollandais accepteront la neutralité qu'on leur offrira : leurs traités avec nos ennemis ne les obligent qu'en cas d'invasion , & nous ne pensons pas du tout à envahir leur isle : il y a assez d'endroits où nous pourrions les joindre.

Adieu, ma chere Duchesse, je suis au bout de ma politique ; ces affaires ne conviennent pas trop à une belle femme : mais pour moi , qui ai presque passé le temps de plaire , toute occupation m'est bonne, pourvu qu'elle m'empêche de bâiller , & qu'elle me donne occasion d'obliger ceux que j'aime.

Je suis , &c.

L E T T R E X I I I .

Au Marquis d'ALBRET. (a) 1755.

Vous nous avez appris une bonne nouvelle ; cette conversion du Prince de Hesse est un miracle de la grace & de la politique : ainsi Dieu , dans sa sagesse profonde , se sert quelquefois de moyens humains pour opérer des prodiges surnaturels. Ce bon Prince ne pouvait pas se faire Catholique plus à propos pour nous & pour lui. Les Anglais en murmureront , & nous bénirons le Ciel. Mais on dit que le vieux Duc , qui est fort dévot dans sa vieille croyance , ne voit pas cette démarche de son fils avec plaisir , & on craint qu'il ne la rende inutile. Après tout , le jeune Prince ne fera-t-il pas mai-

(a) Ambassadeur à Vienne.

tre après la mort de son pere , & pourra-t-on le forcer de vendre ses soldats & sa conscience aux ennemis de sa nouvelle Religion ? Les Anglais & le *Renard du Nord* feront sans doute grand bruit , & ne manqueront pas d'alléguer l'important prétexte de la Religion Protestante , quoique , pour le dire en passant , la Religion ne les touche guere : mais il faudra les laisser crier , & profiter de toutes les graces de la Providence.

Je pense toujours à vous , M. le Marquis : je vous prie d'être persuadé que je ne laisserai échapper aucune occasion de vous obliger , parce que vous servez bien le Roi & vos amis , &c.

L E T T R E X I V .

Au Comte d'AFRI. 1755.

ON se doutait déjà ici de cette négociation des Anglais en Russie , & nos Ministres n'en paraissent pas fort alarmés. Qu'est-ce que le Roi George pourra faire avec les cinquante mille barbares qu'il marchande ? D'ailleurs , nous avons ici d'autres vues , & il y a à parier que la Czarine rompra , avant qu'il soit six mois , son traité avec le Roi George. Nous ne sommes plus dans le temps
des

Ses alliances durables , & les intérêts des
 Princes de l'Europe changent à présent pres-
 que toutes les nouvelles lunes. On compte
 toujours que le Prince de Hesse , puisqu'il
 faut qu'il vende ses troupes , les vendra
 aux honnêtes gens : qui pourrait l'en em-
 pêcher ? On est toujours fort content de
 vous , & des dispositions des Hollandais à
 notre égard. S'ils avoient quelque défiance ,
 le Roi est disposé volontiers à leur remettre
 Dunkerque entre les mains jusqu'à la paix
 pour caution de sa parole. S'ils le refusent ,
 & se contentent de sa parole , ils lui ren-
 dront justice , & cela prouvera qu'ils n'ont
 pas mauvaise opinion de nous. J'avais déjà
 osé parler de cette belle *Histoire de Madame
 la Marquise de Pompadour* , qui se débite
 en Hollande : je soupçonne comme vous
 qu'elle vient originairement d'Angleterre ,
 parce qu'elle est pleine de mensonges pal-
 pables , de bêtises & d'injures grossières. Les
 Anglais sont incapables d'écrire ; ils ont
 plus de passion que de raison. Quoi qu'il
 en soit , s'il étoit possible de supprimer ce
 beau livre , je n'en serais pas fâchée , pour
 l'amour de moi & pour l'amour de la vé-
 rité , qu'il faut considérer en toutes choses.
 Il est vrai qu'il n'y a que des Anglais & des
 Français qui puissent la lire ou la croire : mais

il est bien désagréable de servir de passe-temps à des Anglais & à des laquais. Voyez , M. l'Ambassadeur , ce qu'il y a à faire , & ce qu'on peut faire. Il faut toujours vous remercier de vos lettres & de votre correspondance : rien ne peut m'être plus agréable , & plus utile dans la position où je me trouve. Le Roi a toujours beaucoup d'estime pour vous : vous l'avez servi avec zèle & avec succès dans une conjoncture fort critique ; soyez sûr que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. L'Ambassadeur d'Hollande parle très-bien de vous , & dit que vous avez dans son pays la réputation d'un très-honnête homme , & d'un grand Ministre : cela est fort heureux pour les affaires du Roi , & donne beaucoup de satisfaction à tous ceux qui , comme moi , vous veulent du bien , & ne négligent aucune occasion de vous en donner des preuves.

Je suis , &c.

L E T T R E X V.

A Madame DUBOCAGE.

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir & de reconnaissance le beau poëme que vous m'avez envoyé. Si la découverte de Christophe

Colomb n'avait déjà éternisé sa mémoire, vos vers le rendraient immortel. Vous le rendez amoureux, comme Enée le fut de sa Didon; cela est galant & naturel: l'amour est la passion des grands hommes, & leur fait mériter la gloire, pourvu qu'il ne leur tourne pas la tête. Je crois que jamais Colomb n'a été si bien chanté, ni par une plus belle bouche: vous en faites d'ailleurs un excellent chrétien: ainsi il ne lui manque aucun mérite. Je ne fais ce que dira notre bon ami Voltaire: il a écrit quelque part que les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes, & que la seule différence qui soit entre les deux sexes, est, que le nôtre est plus aimable. Je suis tentée de croire qu'il a raison, sur-tout après avoir lu votre *Colombiade*; & je m'imagine qu'il en est un peu jaloux: car j'y ai remarqué plus de mille vers qu'il voudrait sans doute avoir faits. Je vous prie, Madame, de me fournir une occasion de vous obliger.

Je suis, &c.

L E T T R E X V I.

A M. ROUILLÉ. (a) 1756.

Vous savez, Monsieur, quelle est la résolution du Roi; il faut sans doute s'y con-

(a) Ministre de la Marine.

former. Je conviens que la démarche est un peu humiliante & inutile : les Anglais n'ont pas saisi nos vaisseaux pour les rendre. Il est vrai que les particuliers ont quelquefois des remords de conscience ; mais les Rois n'en ont point. Ecrivez cependant au Ministre Fox : on dit que ce mot signifie *Renard* en Français : je souhaite qu'il n'agisse pas en renard. Si l'on refuse de faire justice au Roi, toute l'Europe l'apprendra avec indignation, & nous pourrons nous venger des pirates, avec la certitude d'être approuvés des peuples & des Princes qui connaissent les loix du droit public & de l'honneur. Que votre lettre soit modérée, mais forte, & digne du Roi que vous servez. M. d'Asie me mande que l'Ambassadeur d'Angleterre à la Haye se donne beaucoup de peine pour faire concevoir aux Hollandais qu'ils sont obligés de prendre parti contre nous, & il n'en prend pas moins pour leur faire concevoir le contraire ; il y a apparence qu'on l'écoute plus volontiers, parce qu'il a la justice & la raison de son côté. Les bons *Comperes* d'Henri IV. sont trop sages pour s'embarquer dans une guerre dont ils ne pourraient retirer ni honneur ni profit. Ils se souviennent d'ailleurs que la dernière leur a coûté assez cher, & l'on ne croit pas qu'ils se départent

de la sage résolution qu'ils ont prise à ce sujet. Cependant, Monsieur, dans votre département, qui est sans contredit le plus délicat, n'oubliez rien pour les ménager : assurez-les, dans toutes vos dépêches & vos instructions, de l'estime & de l'amitié du Roi. Ces petites politesses ne font rien en elles-mêmes, & cependant elles produisent toujours de bons effets. Le Marquis de Louvois a fait vingt ennemis à Louis XIV, par sa hauteur & son insolence avec les Princes étrangers. Soyons toujours modestes, mais sans bassesse & sans lâcheté. Adieu, Monsieur ; je pense & je dis toujours du bien de vous.

L E T T R E X V I I .

Au Maréchal-Duc de BELLISLE. Mars 1756.

Vous voyez, M. le Maréchal, que les badauds de Paris, dans leur babil oisif, peuvent quelquefois donner de bonnes idées & de bons conseils. Vous approuvez l'expédition de Minorque, & en effet il sera fort plaisant d'aller dans un endroit où les Anglais ne nous attendent pas, au lieu d'aller à Londres où ils ont si peur de nous voir. Je ne connais pas les Ministres du Roi George ; mais il paraît que ces gens-là ont

perdu la tête , & sont supérieurement ridicules. Ils ne savent ce qu'ils veulent faire , ou ce qu'ils ne veulent pas faire ; & au lieu de se préparer à attaquer , puisqu'ils sont les premiers agresseurs , ils ne songent qu'à défendre leur pays contre une invasion qu'ils craignent , & qu'ils ne devraient pour le moins craindre qu'après une longue guerre malheureuse. Tout le monde convient que M. de la Galiffoniere est l'homme le plus propre pour commander la flotte de Toulon , & d'ailleurs il n'y a pas grand péril : grace à la profonde sagesse du Ministère Anglois , il n'y a pas d'ennemis dans la Méditerranée. On a recommandé M. de Richelieu pour le siege de Port-Mahon : cet homme se croit propre à tout , se présente à tout , & obtient tout : il est intrigant , hardi , & parle bien ; on l'aime , & on l'emploie. Dieu veuille qu'il réussisse , quoiqu'il y ait bien des gens qui en seraient surpris & fâchés ! Vous avez bien raison de dire que la situation de ce pauvre Prince de Hesse est fâcheuse. Les Anglois , par leurs intrigues & le fanatisme de ses propres sujets , l'ont donc forcé à leur vendre ses troupes. Avec ce secours & leurs Hanovriens , ils auront une armée en Allemagne , qui fera , dit-on , commandée par le Duc de Cumberland. C'est

un mauvais Général , qui n'a jamais battu qu'une poignée d'Ecoffais : j'espère qu'il ne fera pas plus habile en Allemagne qu'il l'a été en Flandres pendant la dernière guerre. On assure que notre bon ami le Roi de P... (a) est sur le point d'accepter l'argent que les Anglais lui offrent pour se battre à son profit : il n'en a jamais fait d'autre. Il faut avouer , M. le Maréchal , que voici une guerre bien étrange qui se prépare. C'était une querelle particulière entre la France & l'Angleterre , & cette étincelle va embraser toute l'Europe. Il semble que la justice & la probité ne soient faites que pour le peuple : les Princes se mettent au dessus. Continuez-moi vos leçons sur cette misérable politique , puisque par la bizarrerie de mon sort je suis obligée d'y prendre part , & d'en savoir quelque chose. Le Roi a beaucoup de confiance dans vos lumières , & la nation vous révere : dirigez-nous dans ces temps critiques , & remplissez nos espérances , &c.

L E T T R E X V I I I .

A la Maréchale d'ETRÉES. Mars 1756.

Croyez , ma respectable amie , que ce n'est pas ma faute si M. le Maréchal n'a pas

(a) Prusse.

le commandement de l'expédition de Minorque. Mais ceux qui ont beaucoup d'intrigue , l'emportent presque toujours sur ceux qui n'ont que beaucoup de mérite. Le Duc de Richelieu a tout promis , & on a tout cru. Cependant c'est une petite affaire de deux mois tout au plus. On emploiera M. le Maréchal dans une autre occasion encore plus importante. Il est destiné à commander bientôt une armée en Allemagne , & il aura affaire à une ancienne connaissance , le Duc de Cumberland : je m'imagine qu'il ne le craint guere. Le Comte de Saxe difait que ce Duc était un gascon qui n'avait jamais tenu parole : en effet , il avait promis *de venir à Paris en 1745 , ou de manger ses bottes* ; il n'est pas venu à Paris , il n'a pas mangé ses bottes , & nous l'attendons encore.

J'ai été fort affligée de la mort de votre niece : une jeune personne si belle & si vertueuse méritait de vivre plus long-temps , si toutefois la vie est un bien , ce que je ne crois pas du tout. Je conçois & je partage la douleur que sa perte a dû vous causer : que ne puis-je vous consoler ! On espere vous voir bientôt à Versailles : & pour moi je le desire plus que personne pour vos propres intérêts & ma satisfaction particulière. Je

Vous salue , Madame , avec tendresse ; croyez que je ne pense qu'à vous servir & à vous aimer , &c.

L E T T R E X I X .

Au Duc de BOUFLERS. 1756.

J' Ai reçu ce matin une belle & importante lettre de votre part , & puis une autre d' Hollande , où l'on me dit que les Anglais viennent d'annoncer un jeûne public pour attirer la bénédiction de Dieu sur leurs armes. Je ne fais pas si le jeûne est bon pour gagner des batailles : mais je fais que pour plaire à Dieu , il ne faut pas commettre d'injustice , ni prétendre l'associer à nos crimes. Je ne jeûnerai pas pour la prospérité de la France ; mais je la recommanderai à la justice du Ciel & aux bras de nos soldats. M. de Turenne disait que Dieu *était toujours pour les plus gros escadrons* : c'est pourquoi , comme le Ciel est sourd aux prières des faibles , nous aurons soin d'avoir une bonne armée , & d'y mettre à la tête un meilleur Général que le Duc de Cumberland , qui doit être envoyé contre nous , à ce qu'on assure. Je plains sincèrement le pauvre Prince de Hesse : sa conversion ne sera utile qu'à lui : c'est

bien dommage. Je suis enchantée d'apprendre l'heureux succès de votre négociation : elle paraîtra étrange à toute l'Europe ; mais elle est nécessaire , & par conséquent fort naturelle. Il semble que vos Allemands savent entendre raison : que Dieu les conserve dans leurs bons sentimens , & vous donne toute la santé nécessaire pour servir votre patrie, & nous procurer des amis , &c.

L E T T R E XX.

Au Comte de TRESSAN. (a) 6 Mai 1756.

J'AI lu avec bien du plaisir votre lettre & vos beaux vers : je vous en remercierais , si je les méritais. Je savais bien que vous excelliez à écrire en prose ; mais j'ignorais jusqu'ici vos talens pour le langage des Dieux & de la flatterie : vous êtes pourtant un charmant flatteur ; on ne saurait ni vous croire , ni se fâcher contre vous. Ce que vous dites du Roi Stanislas est vrai & touchant : c'est un grand homme , parce qu'il est bienfaisant & humain. Il porte sur son visage , comme sa digne fille , le caractère de la vertu : les Lorrains l'adorent , les Etrangers l'admirent , & souhaitent inuti-

(a) Commandant en Lorraine.

lement que leurs maîtres lui ressemblent. Toutes les fois que j'ai vu ce bon Prince, j'ai été saisie d'un sentiment de vénération, qui est sans doute le tribut naturel que les méchans mêmes payent à la vertu. J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour Madame la Marquise de Boufflers, & je suis bien sensible à son souvenir : je vous prie, M. le Comte, de lui faire mes civilités & mes offres de service.

On dit que le Roi de Pologne a un nain qui est un prodige, & qui fait mille espégleries pleines d'esprit, quoiqu'on ne puisse lui faire comprendre qu'il y a un Dieu. Je voudrais bien le voir : mais comme cela est impossible, il n'y faut pas penser. Je vous prie de m'en dire quelque chose la première fois. J'embrasse de tout mon cœur Madame la Comtesse & vos jolis enfans : comptez que je ne vous oublierai jamais, lorsque je pourrai vous être utile, &c.

L E T T R E XXI.

Au Marquis de la GALISSONIERE.

Mai 1756.

JE vous suis bien obligée, Monsieur le Marquis, de vos attentions pour moi, &

charmée de votre victoire sur les Anglais , pour vous & pour nous. Les Dieux de la mer ne sont pas accoutumés à des défaites sur leur propre élément : mais vous les y accoutumerez. Venez , Monsieur , jouir de la gloire & des récompenses que vous méritez : personne ne vous verra avec plus de plaisir que moi.

Je suis , &c.

L E T T R E X X I I .

Au Comte de STAREMBERG. Juin 1756.

M Rouillé m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai pour vous toute l'estime qui est due au Ministre d'une grande Reine , dont vous avez mérité la confiance par votre intégrité & vos lumières. Le zèle avec lequel vous vous appliquez à faire réussir l'importante négociation qui se traite à présent , vous méritera la reconnaissance de votre patrie & celle de la France. Il y a plus de trois cens ans que les Augustes Maisons d'Autriche & de France sont ennemies : le Cardinal de Richelieu avait augmenté la brèche ; leurs intérêts les ont divisées , & leurs intérêts vont les réunir. Jamais Charles VI , qui haïssait tant la France ,

France, n'aurait imaginé que sa fille s'allierait avec elle : mais ce nouveau système, quoiqu'extraordinaire, est juste & naturel, parce qu'il est nécessaire, & ce Prince l'aurait approuvé. Quant au succès de nos armes, il est entre les mains de la providence : mais si le Ciel protège la justice & la bonne foi, il se déclarera pour nous ; & comme il faut s'aider soi-même, nous ferons tous nos efforts pour servir nos amis, & confondre nos ennemis.

J'ai l'honneur, &c.

XII.

Jun 1756.

L E T T R E X X I I I .

A la Comtesse de BRIENNE. (a) Juill. 1756.

LIVIA chere amie, nous sommes tous dans la joie ; il faut que vous la partagiez. L'entreprise sur Minorque a d'abord passé pour téméraire ; à présent qu'elle a réussi, on la regarde comme un présage de nouveaux succès, & comme une chose tout-à-fait naturelle. Le Marquis de la Galissoniere a dissipé la flotte Anglaise, & le Duc de Richelieu a pris le Fort St Philippe d'assaut : ce sont là des événemens heureux auxquels nous ne

(a) Epouse du Comte de ce nom, de la Maison de Lorraine, & grand-Ecuyer de France.

lettre que vous
rire. J'ai pour
ue au Ministre
us avez mérité
té & vos lu-
us vous appli-
te négociation
méritera la re-
& celle de la
ns ans que les
& de France
de Richelieu
rs intérêts les
s vont les réu-
aiffait tant la
France,

hommes pas accoutumés dans nos guerres
 navales avec les Anglais , & qui n'en font
 que plus agréables & plus importants. Nos
 soldats ont montré une intrépidité & une
 passion pour la gloire qui étonnent. Le Ma-
 réchal de Richelieu voyant que la débauche
 & la crapule lui tuaient beaucoup de monde,
 & faisaient beaucoup de dégât dans l'ar-
 mée , fit dire à l'ordre , que quiconque s'e-
 nivrerait à l'avenir , serait privé de l'hon-
 neur de monter à la tranchée , c'est-à-dire ,
 de l'honneur de se faire casser la tête. Cette
 menace a fait une telle impression sur ces
 braves gens , que depuis ce temps-la on n'a
 pas vu un homme ivre. *Où le point d'honneur
 va-t-il se nicher ?* aurait dit Moliere. La ville
 de Paris va faire de grandes réjouissances ;
 & pour moi , je ferai de mon mieux. On
 m'a apporté une fort jolie chanson de Col-
 let sur cette conquête ; je lui ai donné cin-
 quante louis , & le Roi une pension de
 400 francs : il faut que tout le monde soit
 heureux , & même les poëtes , dans la joie
 publique. Dites , si vous voulez , au grand
 homme qu'il peut venir me voir cette se-
 maine , pourvu qu'il soit agréable , & qu'il
 me fasse rire. Adieu , ma chere amie , je
 baise vos belles mains , & votre petite fille.

Je suis , &c.

L E T T R E X X I V.

Au Duc de BOUFLERS. 1756.

LES nouvelles qu' nous font venues de Saxe ont affligé le Roi , & je n'ai pu les entendre fans verser des larmes. Vous me mandez que la Cour de Vienne est indignée : je le crois bien. Madame la Dauphine est inconsolable. Est-ce donc ainsi que des Princes Chrétiens & civilisés se font la guerre ? Ce Roi de Prusse , que notre Voltaire a appelé , je ne fais pourquoi , le *Solomon du Nord* , qui écrit d'une maniere si humaine , & fait des actions si cruelles , a donc forcé les archives de Dresde malgré la Reine qui en défendait l'entrée elle-même , & a entraîné cette Princesse à la Chapelle , où il faisait chanter le *Te Deum* en actions de graces de ce bel exploit ! Est-ce dans ce siecle de politesse & de philosophie , qu'un Roi , qui se fait passer pour un grand homme , a pu faire un affront si insultant & si inutile à une femme , à une Reine , qui n'avait que ses larmes & sa douleur pour toute défense ? Nous craignons tous ici pour sa santé : le grand cœur d'une Princesse de la Maison d'Autriche doit beaucoup souffrir au milieu

de ces indignités & de ces humiliations : nous déplorons sincèrement le sort de cette illustre Maison : mais j'espère que nos larmes ne seront pas stériles , & qu'elles produiront une illustre vengeance ; vous pouvez en assurer tous nos amis.

Je suis , &c.

L E T T R E X X V.

Au Comte d'AFRI. 1756.

Vous êtes un Ambassadeur bienheureux, puisque vous n'avez jamais que de bonnes nouvelles à nous envoyer. Je suis charmée de vos Hollandais. Ils ont donc refusé nettement les six mille hommes qu'on leur demandait. Ce parti est fort sage , & nous met à notre aise. On ne croit cependant pas que cette affaire eût réussi avec autant de facilité , si le vieux Stadhouder avait encore vécu. Il était Anglais par le cœur ; il avait une femme Anglaise ; & le grand pouvoir que la dernière révolution lui avait donné , aurait été à craindre. Mais il est mort ; son fils est enfant , & les Hollandais entendent leurs intérêts : j'en suis bien aise pour eux & pour nous.

Je ne connais pas ce gros Prince Alle,

nialions :
 ort de cette
 que nos lar-
 u'elles pro-
 vous pouvez

, &c.

X V.

756.

bienheureux,
 de bonnes
 is charmée
 c refusé net-
 on leur de-
 & nous met
 dant pas que
 ant de faci-
 avait encore
 eur ; il avait
 and pouvoir
 vait donné ,
 t mort ; son
 s entendent
 se pour eux

Prince Alle,

mand , qui parle si familièrement de moi ;
 & me connaît si bien. Je n'ai jamais eu de
 grandes liaisons avec la Nation Germa-
 nique , & encore moins avec des petits-
 maîtres Allemands. Si néanmoins il veut à
 toute force me connaître , & se vanter de
 ma connaissance , il faut le laisser faire :
 vous voyez que tous les étourdis ne sont pas
 en France.

Les Suisses ont reçu ordre de se tenir
 prêts à marcher en Allemagne , & ils en
 murmurent. Il est étonnant qu'ils fassent
 toujours les mêmes chicanes , lorsqu'il s'a-
 git de passer le Rhin. Le dernier Roi les y
 avait bien accoutumés ; mais ils ne s'en
 souviennent plus : d'ailleurs s'ils servent
 bien , on les paye bien : le dernier Maré-
 chal de Noailles disait qu'ils avaient plus
 gagné de louis d'or au service de France ,
 qu'ils n'avaient perdu de gourtes de sang.
 Vous , qui êtes Suisse , M. le Comte , vous
 n'en croirez rien ; mais pourtant exhortez
 vos compatriotes à devenir raisonnables ;
 vous aurez sans doute autant de pouvoir sur
 leur esprit , que vous en avez sur ceux des
 Hollandais.

Les tableaux que vous m'avez achetés
 sont excellens , sur-tout le Paul Veronese :
 le Roi les a admirés le premier , comme de

juste ; & les autres les admirent actuellement à leur tour. Mais par quel hasard ces chefs-d'œuvres se trouvent-ils en Hollande pour être vendus comme des balles de soie par des Marchands sans goût ? Je vous remercie de vos soins , & je vous prie de me les continuer. Vous auriez , dites-vous , envie de venir faire un tour en France pour vos affaires. Le Roi vous le permettrait volontiers : mais il ne croit pas que ce petit voyage soit convenable dans la circonstance pour le bien de ses affaires : attendez encore un peu , & soyez sûr que je ne laisserai pas échapper la première occasion qui se présentera de vous faire plaisir.

On se propose de contracter avec les Hollandais pour quelques munitions de guerre : l'embaras ne sera pas de trouver des marchands , mais de négocier le tout avec beaucoup de prudence & de secret. Je crois sans peine que la nation Hollandaise est charmée de la neutralité qu'on lui a offerte , & qui a été acceptée. Un Etat qui a plus d'estime pour l'argent que pour la gloire , a de quoi se satisfaire , tandis que ses voisins s'égorgeant & se ruinent. Les Hollandais partagent les succès des vainqueurs sans partager les risques & les pertes des vaincus. Qu'est-ce que c'est que ce M,

de Reischach qui m'écrit ? Je ne fais pas pourquoi ce M. de Reischach pense à moi : cependant je lui répondrai avec politesse , parce que son Prince est de nos amis.

Comment passez-vous votre temps parmi ces bons Hollandais ? Savent-ils vivre agréablement ? Peuvent-ils rire , se réjouir , oublier leur argent pour quelques momens ? Je crois que la vie est fort ennuyeuse dans ce pays-là ; & j'en suis fâchée pour vous , à moins que vous n'aimiez mieux les affaires que le plaisir , ce qui est très-rare & très-louable. Je vous salue cordialement , M. l'Ambassadeur , & je vous recommande toujours les affaires du Roi.

Je suis , &c.

L E T T R E X X V I .

A la Comtesse de BASCHT. Janvier 1757.

MA chere amie , je vous prie de partir à l'instant pour venir me voir : mon esprit est dans la plus horrible situation ; je suis surprise , confuse , désespérée : donnez-moi , s'il se peut , des consolations & des conseils. Un monstre vomit de l'enfer vient de commettre le crime le plus grand , le plus noir & le plus atroce , contre le plus aimé

ble des hommes & le meilleur des Rois. Ce bon Prince , qui devrait être adoré de tout le monde , a été frappé par un scélérat , comme il montait dans son carrosse pour aller à Marli. Au premier bruit de cet exécrationnable attentat , je cours à l'appartement du Roi qu'on avait transporté dans son lit ; j'arrive toute essouffée , éperdue , & je me dispose à entrer ; mais on me repousse malgré mes cris & mes menaces , de sorte que j'ai été obligée de revenir chez moi le désespoir dans le cœur. Je tremble que la blessure ne soit mortelle ; car tous mes amis m'abandonnent , & je suis toute seule ici à pleurer. Hélas ! je ne pleure pas pour moi , mais pour ce cher Prince : je donnerais ma vie pour sauver la sienne. Au nom de Dieu & de notre amitié , courez , demandez , informez-vous de son état : prenez pitié de votre amie.

Je suis , &c.

L E T T R E X X V I I .

A la Maréchale d'ÉTRÉES. Août 1757.

JE vous félicite sincèrement , Madame la Maréchale , sur la gloire que vient d'acquérir notre ami ; mon amitié pour vous &

mon estime pour lui redoublent la joie que je ressens de sa victoire. Le Duc de Cumberland a toujours été malheureux contre le Maréchal de Saxe , & il n'a pas mieux réussi contre son meilleur élève. Mais au milieu de ma joie , je sens une vraie douleur de voir qu'on lui ôte le commandement de son armée au moment même de son triomphe. Un homme , que je n'aime pas , plein d'ambition & de vanité , a persuadé que la guerre allait trop lentement , qu'on aurait pu la terminer dans une campagne , & qu'il était le héros à qui le Ciel avait réservé cet exploit. C'est cet homme qui va succéder au brave d'Etrées , au grand étonnement de toute la France & de nos ennemis. Il faudra donc que notre cher Maréchal revienne , mais couvert de lauriers , & honoré de l'estime publique , ce qui est plus que suffisant pour dédommager les grands hommes de la perte de la faveur. Cependant je ne puis m'empêcher de plaindre la France , qui , à ce que je crains , perdra beaucoup par sa retraite. Outre ce motif , qui me rend si sensible à sa disgrâce , ma tendresse pour vous est un nouveau sujet de douleur , quand je pense à celle que vous éprouvez. Consolez-vous , ma chère amie ; vous voyez que je ne suis pas toute-puissante : je n'ai pas

des Rois.
e adoré de
r un scélé-
n carrosse
bruit de
à l'appar-
porté dans
éperdue,
on me re-
enances , de
venir chez
Je tremble
car tous
fuis toute
pleure pas
Prince : je
sienne. Au
, courez ,
état : pre-
&c.

I I.

juin 1757.

Madame la
at d'acqué-
ur vous &

été consultée dans cette affaire , sans quoi vous concevez bien que les choses auraient tourné autrement. Votre vertu & votre courage vous mettront au dessus des injustices de la fortune : quant à moi , je ferai tout mon possible pour la changer , & serai toujours votre sincere amie , &c.

L E T T R E X X V I I I .

Au Maréchal de SOUBEISE. Novembre 1757.

Vous n'avez pas besoin de vous justifier avec moi , mais auprès du Roi & de la France , qui sont surpris & irrités de cette malheureuse affaire de Rosbach. Un Général battu est toujours un mauvais Général dans l'esprit du public : les Parisiens surtout sont furieux ; ils ont commis mille insolences à la porte de votre maison. Voilà quelles sont les douceurs de ma situation , & ce que je gagne à servir mes amis. Cependant le Roi vous estime toujours , & je crois que vous conserverez votre faveur ; mais vous perdrez votre commandement. On vous imputa beaucoup de fautes : on dit que le Roi de Prusse vous a tendu un piège , & que vous y avez donné mal-adroitement. Il ne m'appartient pas de juger sur

re , fans quoi
hofes auraient
& votre cou-
des injustices
je ferai tout
, & ferai tou-

V I I I .

Le 27 Novembre 1757.

vous justifier
Roi & de la
rités de cette
ch. Un Géné-
vais Général
Parisiens sur-
ommis mille
maison. Voilà
na situation ,
es amis. Ce-
jours , & je
ptre faveur ;
mandement.
fautes : on
a tendu un
é mal-adroi-
de juger sur

ces matieres ; mais il me semble que je puis
dire sans erreur , qu'une bataille est un jeu
où les perdans passent presque toujours pour
des fots , & souvent peut-être injustement.
J'espere , M. le Maréchal , que dans une
autre occasion vous montrerez ce que vous
savez faire , & forcerez vos ennemis à vous
admirer , & ceux de votre Roi à vous crain-
dre. En attendant je ne puis m'empêcher
de vous dire que la guerre ayant été heu-
reuse jusqu'ici , il est bien triste pour vous
& pour la nation , que la fortune ait com-
mencé par vous à nous tourner le dos , &
que vous soyez le premier qui nous fassiez
verser des larmes. Ne perdez cependant pas
courage : vos amis vous seront fideles &
utiles ; comptez là-dessus. J'ai voulu vous
procher un peu pour soulager ma douleur :
j'a peut-être tort , & ceux qui vous blâ-
ment encore plus. Venez , & prouvez devant
toute la France , que vous avez fait le de-
voir d'un bon Général à Rosbach , & que
votre défaite est la faute de la fortune ,
& non pas la vôtre : ce sera le premier plai-
sir que j'aurai goûté depuis la nouvelle de
cette malheureuse bataille. Je vous salue
de tout mon cœur : consolez-vous , espérez
& portez-vous bien. Je suis bien fâchée
contre votre Prince Hilbourghausen : il pa-

rait que cet homme a beaucoup de présumption & très-peu de capacité ; il a demandé le premier la bataille , & il s'est sauvé le premier ; le renard qu'il croyait prendre , a été plus fin que lui. Je le hais , je crois , encore plus que le renard , &c.

L E T T R E XXIX.

A la Comtesse de BASCHI. 1757.

IL n'y a pas de nouvelles à présent ; mais nous en attendons de jour en jour : Dieu veuille qu'elles soient bonnes ! Je vous dirai seulement , que je vous aime toujours ; mais ce n'est pas une nouvelle. On dit que Damien est mort comme un héros , & qu'il a souffert le plus affreux des supplices avec une constance extraordinaire : où le courage se trouve-t-il ! Ce scélérat était fait pour les grands crimes. On dit encore qu'avant d'aller à la Greve , il a mangé deux perdrix & bu une bouteille de vin , considérant tous les apprêts de son supplice , comme s'ils avaient été faits pour un autre. Il faut avouer qu'il y a de grandes ressources dans le cœur de l'homme , & qu'il peut beaucoup souffrir sans trembler. On craignait que

Que ce misérable n'eût quelques complices cachés , qui pourraient entreprendre de le sauver. Les Gardes & la Maison du Roi étaient sous les armes : je ne fais pas si tout cet appareil était bien nécessaire , à moins que ce ne fût pour rendre son supplice plus éclatant , & imprimer plus de terreur.

Savez - vous que le pauvre Baviille est mort ? Tout le monde le regrette , excepté sa femme , qui en pareil cas ne fera certainement regrettée de personne : mais elle s'en moque. Elle ne fait pas même semblant de pleurer ; elle est fort gaie , & paraît aussi indifférente à la mort de cet honnête homme , que si elle n'avait perdu qu'une paire de gants. En vérité , il y a des femmes bien extraordinaires , & qui me font rougir de mon sexe.

Voudrez-vous bien prendre la peine d'aller voir pour moi la collection de M. de Renecé ? Car je n'ai pas le temps pour cela. On dit qu'il a d'excellens tableaux des plus grands maîtres : je m'en rapporterai à votre jugement & à votre goût , s'il me prend envie d'acheter. Nous sommes actuellement fort solitaires : tout le monde est à l'armée ; & en cela la guerre , si horrible d'ailleurs , est un bien , puisqu'elle nous délivre d'une foule de singes bas & rampans qu'on ne peut aimer , mais qu'il faut souffrir.

frir : j'en excepte deux ou trois qui ne sont pas des singes , & qu'on peut estimer comme des hommes de mérite. Adieu , ma chere ; venez voir votre amie , & l'embrasser sur les deux joues , &c.

L E T T R E X X X .

Au Maréchal de NOAILLES. 1758.

III Élas ! vous aviez raison , M. le Maréchal ; il est malheureusement arrivé au Comte de Clermont , ce que tout le monde avait prévu : on disoit qu'il était brave & aimait la gloire , comme tous les Bourbons ; mais qu'il n'était pas bon Général. On disoit vrai , & l'événement a justifié l'opinion publique. On rapporte que le Roi de Prusse sachant qu'il avait été nommé pour commander notre armée , dit qu'il fallait que la France fût dans une grande disette de Généraux , puisqu'on avait choisi un Ecclésiastique. Le Comte de Charolois , qui se connaît en hommes , & qui connaissait son frere , lui dit à son départ pour l'Allemagne : *Ah ! mon frere , vous feriez mieux de dire votre Bréviaire.* Le conseil était fort bon ; mais malheureusement pour lui & pour nous , il n'a pas voulu le suivre. On rapporte même

qu'il était à faire la débauche avec ses amis dans sa tente , lorsqu'on lui annonça que l'ennemi approchait ; qu'il traita ce bruit de ridicule , quoiqu'il entendît le canon ronfler à ses oreilles ; & qu'il ne se leva de table avec ses braves amis que pour prendre la fuite. C'est sans doute une plaisanterie contre ce pauvre Prince ; & cela ne peut être vrai , parce que cela n'est pas vraisemblable. Il e^t impossible qu'un Prince du sang soit assez lâche assez bas pour se déshonorer ainsi lui-même & son pays , de gaieté de cœur. Il faut vous l'avouer , M. le Maréchal , nous commençons à appréhender le succès de la guerre : nous sommes battus par-tout , & nos premières victoires ne servent qu'à augmenter le sentiment de nos disgraces présentes , de même qu'un homme riche qui tombe dans la misère , souffre doublement quand il se rappelle qu'il a été heureux. Le fléau de la guerre est surtout horrible pour les vaincus ; les fonds nous manquent , les peuples se découragent , & sont misérables. La guerre fait plus de mal en France en trois ans , que la paix ne fait de bien en vingt. Cependant nous voilà engagés , & quoique nous ayons très-mauvais jeu , il faut finir la partie. Le misérable point d'honneur , qui gouverne le mon-

Me , est aussi puissant sur l'esprit des Princes que sur celui des particuliers ; mais il est infiniment plus funeste dans les grandes querelles des peuples que dans celles des petites familles. Il est bien triste pour nous que votre âge vous empêche d'agir , M. le Maréchal : donnez-nous au moins des conseils , & sauvez-nous , &c.

L E T T R E X X X I.

Au Duc de BOUILLON. 1759.

JE vous prie de croire que je me ferai toujours un devoir & un plaisir de vous obliger ; mais je ne veux point de remerciemens : les petits services que je peux rendre , je les rends de bon cœur ; je les dois au mérite ; & quand je paye mes dettes , personne ne m'est redevable.

Au milieu de nos calamités , nos Ministres veulent frapper un coup hardi : c'est un projet du vieux Maréchal , qui , comme vous savez , est très-fertile en projets : je souhaite que cette fois-ci il soit plus heureux , L'entreprise sera noble , mais peut-être téméraire : Louis XIV en a donné l'exemple , & s'en est repenti ; Dieu veuille que Louis XV ne se repente pas ! Quoi qu'il en soit ,

la chose est résolue , & la flotte se prépare :
 Croyez-vous que votre parent , le grand &
 infortuné Prince Charles Edouard , nous ai-
 me encore assez pour s'exposer à faire une
 seconde visite aux Anglais ? L'expédition
 est dangereuse , mais grande , & digne de
 lui. Son nom , sa réputation , son mérite &
 sa valeur nous donneraient beaucoup à es-
 pérer. Des hommes bas & jaloux font courir
 le bruit qu'il ne s'amuse actuellement qu'à
 boire & à faire des folies à Bouillon : mais
 des hommes bas & jaloux ne méritent pas
 d'être crus ; je l'ai éprouvé plus d'une fois.
 Si ce Prince s'ennuye de sa retraite & de
 son obscurité , voici peut-être la dernière
 occasion qu'il aura de changer sa fortune.
 Sondez adroitement son esprit, voyez quelles
 sont ses dispositions à notre égard , & s'il
 est toujours déterminé à n'être plus , comme
 il le disait, *l'épouvantail des Anglais*. Comme
 il a pris un Ministre de l'Eglise Anglicane ,
 & qu'il semble avoir entièrement abjuré le
 Pape , son nom n'effaroucherait plus tant
 les esprits , & peut-être le verrait on de
 meilleur œil qu'auparavant : du moins il leur
 a ôté un grand prétexte. La première fois
 que vous viendrez ici , & il faudrait que ce
 fût bientôt , on vous parlera plus ample-

ment. Je suis toujours , M. le Duc , avec le plus sincere attachement , &c.

P. S. Je vous prie de faire mes très-humbles civilités à Madame la Duchesse : aimez-vous toujours autant qu'elle le mérite ? Quand aurai-je le plaisir de l'embrasser ?

L E T T R E X X X I I .

A M. DUCLOS , Secetaire de l'Académie Française.

Vous m'avez fait un beau présent , Monsieur , & je vous en suis bien obligée. Votre petit livre est un livre d'or : c'est un portrait excellent d'un original que je hais & que je méprise : vous êtes heureux de ne connaître ce monde qu'en philosophe , & de n'être que spectateur. Si l'Académie veut bien avoir quelque égard pour ma recommandation , je prendrai la liberté de lui proposer un homme que j'estime beaucoup , qui a bien servi le Roi , & qui s'est fait un beau nom dans la littérature. Une place parmi vous , Messieurs , est le *cordons bleu* des gens de lettres : ils y aspirent tous , quoique peu l'obtiennent & le méritent. Celui que je vous recommande , le mérite sans contredit , & j'attends de votre justice qu'il l'obtiendra.

Je suis , &c,

L E T T R E X X X I I I .

Au Duc de BROGLIE. Mars 1759.

Monsieur le Duc , le Roi & la nation vous ont de grandes obligations : votre victoire nous fait respirer , & nous donne un rayon d'espérance au milieu des calamités étonnantes qui fondent sur la France des quatre coins du monde. Le Prince Ferdinand a donc vu à Berghen que nous avions encore des hommes qui savaient se battre & vaincre. Le service important que vous venez de rendre au Roi , ne restera pas sans récompense. Il est fort satisfait de votre conduite ; les peuples sont dans la joie , & pour moi je vous servirai de tout mon pouvoir par justice & par inclination. Vous êtes d'une famille qui a produit plus d'un grand homme ; vous imitez les mêmes exemples , & vous irez encore plus loin. Je vous remercie bien de la relation que vous m'avez envoyée ; elle est charmante pour le fond & pour la forme : le vieux Maréchal dit que vous battez , & que vous écrivez comme César. Tous nos Maréchaux sont jaloux ; c'est là votre plus grand éloge : en effet ils doivent l'être ; il ne leur est

Duc , avec le
c.
mes très-hum-
ouchesse : l'ai-
elle le mérite ?
embrasser ?

X X I I .
de l'Académie

présent , Mon-
obligée. Votre
c'est un por-
que je hais &
heureux de ne
sophe , & de
adémie veut
ma recom-
té de lui pro-
aucoup , qui
fait un beau
place parmi
bleu des gens
s , quoique
t. Celui que
e sans con-
justice qu'il

, &c,

jamais arrivé de battre l'ennemi , & sur-tout un homme comme le Prince Ferdinand , avec une armée inférieure d'un tiers. On admire sur-tout la sagesse de votre conduite après la victoire , afin de vous en assurer les avantages. On gagne tous les jours des batailles ; mais il est assez rare qu'on en profite comme il faut. Vous avez donc donné aux Français l'exemple de la valeur & de la conduite , & nous sommes charmés de vous avoir cette obligation. Je vous prie, Monsieur le Duc , de me compter au nombre de vos amis , & je souhaite que Dieu nous donne beaucoup d'hommes qui vous ressemblent.

Je suis , &c.

L E T T R E X X X I V .

A la Maréchale de CONTADES. Août 1759.

LES malheurs qui fondent coup sur coup sur notre pauvre patrie , consternent toute la nation ; mais pour moi , par ma situation , ils m'affligent doublement. Il semble que je les ressente deux fois , parce que j'ai souvent part au choix des hommes , & que je suis presque toujours trompée. Le peuple , dans son injuste & extravagant dépit ,

va jusqu'à m'accuser de vendre à l'ennemi le sang & la gloire de la nation : je lui pardonne ; mais je ne pardonne pas si aisément à ceux qui par leur misérable conduite le jettent dans le désespoir. Cette horrible défaite de Min-ten est le plus funeste échec que nous ayons encore reçu de toute la guerre : je suis bien fâchée , & pour vous & pour moi , que ce soit M. de Contades qui ait été là. Tout le monde parlait bien de lui ; on vantait par-tout sa valeur & ses talens. J'ai dit un petit mot en sa faveur , & il est parti avec une confiance que je partageais , & qui a été bien trompée. Il court un billet que le Prince Ferdinand écrivit la veille de la bataille à Freitag , partisan de son armée ; le voici tel qu'on me l'a montré :

» Je livre demain bataille aux Français ;
 » s'il échappe un seul équipage , vous en répondrez sur votre tête. « Ce billet fait connaître que le Prince était sûr de sa victoire , & qu'il ne faisait pas grand cas de son ennemi. Il a en effet gagné une bataille complète ; tous les équipages & les munitions ont été pris , & nous voilà presque sans armée : tout est perdu , l'honneur même. Je ne condamne ni n'approuve personne : les affaires de la guerre ne sont pas de mon ressort ; mais je me plains seulement

ennemi , & sur
 Ferdinand ,
 tiers. On ad.
 votre conduite
 s en assurer les
 s jours des ba.
 qu'on en pro.
 z donc donné
 la valeur & de
 s charmés de
 Je vous prie,
 npter au nom.
 aite que Dieu
 nmes qui vous
 is , &c.

XIV.

. Août 1759.

coup sur coup
 ternent toute
 par ma situa-
 ent. Il semble
 parce que j'ai
 mes , & que
 ée. Le peu-
 agant dépit ,

à une amie. Je voudrais de tout mon cœur ,
que notre Maréchal pût justifier clairement
sa conduite ; ce qui est bien difficile.

Je suis , &c.

L E T T R E X X X V .

Au Maréchal de BELLISLE. 1759.

JE suis bien sensible à la catastrophe de
ce pauvre Thurot : on m'a recommandé sa
famille ; & malgré le malheur des temps ,
je ferai mon possible pour la consoler un
peu de la perte de ce brave homme , qui
méritait un meilleur sort. Il a fait des pro-
diges avec trois petites frégates , & a tenu
en échec la flotte Anglaise pendant plus
d'un an. J'ai dans l'idée que s'il eût eu le
commandement de l'escadre de Brest , les
choses auraient pris un autre tour. Il a vé-
cu & il est mort en héros ; les Anglais mê-
mes le craignaient & l'admiraient : c'en est
assez pour celle de la France : il était la
dernière espérance de notre marine , & mal-
heureusement il n'est plus. Je le répète , je
veux prendre soin de sa famille : les grands
hommes sont rares ; il faut honorer leur
mémoire , & inviter par-là les autres à le
devenir. Je voudrais n'avoir d'autre soin que

celui de faire du bien ; c'est le seul qui me convienne , & qui me soit agréable.

Votre département , M. le Maréchal , est de diriger le gouvernail de l'Etat au milieu de la tempête : la manœuvre devient plus difficile de jour en jour. Sauvez-nous du naufrage ; c'est tout ce que nous osons espérer & demander.

J'ai achevé de lire le Mémoire sur le Nouvel Impôt : je crois qu'il y a de bonnes choses ; mais il y a trop d'obscurité & trop peu de détails. Je vous en parlerai encore.

Je suis , &c.

L E T T R E X X X V I .

Au Duc de RICHELIEU.

Vous m'avez écrit une lettre singulière , & votre conduite l'est encore plus depuis quelque temps. Vous avez la faiblesse d'être jaloux d'une femme : mais je vous demande quel droit vous avez de l'être. Vous vous croyez capable de régner sous le nom du Roi , & personne ne le croit que vous. Cependant vous me trouvez toujours , dites-vous , dans votre chemin , & je suis la seule qui arrête le cours de vos grandes destinées. Monsieur , mettez la main sur la

conscience , & écoutez-moi : apprenez d'une femme à être vrai & modéré.

J'ai un peu de crédit ; je l'ai toujours employé pour servir ceux que j'en croyais dignes. Souvent , je l'avoue , j'ai eu le malheur de me tromper , & j'ai pris de petits ambitieux pour des gens de mérite. Vous n'êtes pas le seul qui soyez de ce nombre ; mais vous êtes le seul qui ayez été bassement ingrat , & qui ayez attribué à votre mérite personnel les faveurs que vous deviez à la bonté & à la faiblesse des autres. Si j'étais aussi puissante que vous le prétendez , j'aurais donc pu punir les insultes que j'ai reçues de vous ; & je le pourrais encore. Cependant vous avez gardé toutes vos places , vous en avez obtenu de nouvelles ; vous avez eu de grands commandemens , & vous en avez encore. Si je suis si puissante , je ne suis donc pas vindicative , comme vous le dites ; & si je suis vindicative , je ne suis donc pas puissante ; puisque vous avez conservé votre faveur & vos emplois , & que vous osez impunément cabaler contre moi : tirez-vous de-là. Vous m'accusez hautement d'ingratitude : mais M. le Duc , permettez-moi de vous dire que je ne vous dois rien. D'ailleurs , si je vous avais d'aussi grandes obligations que vous prétendez , la conservation

vation de votre faveur à la Cour prouverait que je suis reconnaissante. Je fais de quelles obligations vous voulez parler : mais un homme qui a un peu de respect pour lui-même, au lieu de s'en prévaloir, devrait en rougir. Pour moi, j'en ai rougi depuis longtemps pour moi-même. Voilà quels sont mes sentimens, sur lesquels je vous prie de vous régler, en vous recommandant de devenir, s'il est possible, raisonnable, juste & modeste, &c.

L E T T R E X X X V I I .

A la Comtesse de BASCHI.

J'AI vu Madame de Luffac, qui m'a donné un baiser pour elle & un pour vous : je lui ai fait beaucoup de caresses, parce qu'elle est votre amie, & qu'elle veut bien être la mienne. En vérité, ma belle Comtesse, vous avez de jolies amies : la beauté cherche la beauté : cela n'arrive guere parmi les femmes ; mais vous n'êtes pas une femme comme les autres. Vous avez, avec toutes les graces de notre sexe, tout le mérite d'un galant homme, & c'est sur-tout pour cela que je vous aime. La mort de Madame de Crussol est étrange. Comment, enlevée

Partie I.

F

en deux jours par une petite fièvre ! Les amours ont sans doute bien répandu des larmes : que les belles femmes qui se portent bien vont avoir peur ! Je vois avec douleur qu'il n'y a rien de durable sur la terre : on apporte au monde un joli visage , & voilà qu'il se ride en moins de trente ans ; après quoi une femme n'est plus bonne à rien. Ceci m'afflige : parlons d'autre chose. Savez-vous bien qu'après le plaisir de vous voir ou de vous écrire , un des plus grands pour moi est à présent la lecture ? Voilà comme les goûts changent : je ne pouvais pas lire à dix-huit ans. Mon Auteur favori est Voltaire : c'est un homme enchanteur qui plaît toujours , & qui persuade tout ce qu'il veut : je ne crois pas qu'un homme puisse avoir plus d'esprit , plus d'éloquence , & plus d'humanité. Avez-vous lu son *Ecof-faijè* ? Connaissez vous la tendre Lindane , le malheureux Montrosé , le généreux Murray & le vilain Frelon ? Tout cela est charmant : j'ai bien pleuré. Ce maraud de Frelon , si je l'avais eu auprès de moi , je lui aurais craché au visage ; car son caractère fait peur. Je suis étonnée que Voltaire fasse de si belles choses à son âge , & qu'il soit si gai , si humain ; car la vieillesse est dure , & toujours de mauvaise humeur. Tous les

vieux visages que j'ai connus étaient chagrins , bizarres , bourrus , ne riaient jamais , & haïssaient sur-tout les jeunes gens. Croyant que c'était un effet naturel de l'âge , je craignais presque autant de devenir alors aussi ridicule par l'esprit que par la figure. Mais l'exemple de M. de Voltaire me rassure , & fait voir que c'est le vice de l'homme , & non pas de l'âge : il est rare qu'on tâche de vieillir de bonne grace. Je ne voudrais pas répondre que je serai gaie ; mais je tâcherai d'être contente & résignée. Cependant , entre nous , je crois que cela est plus difficile à une femme qu'à un homme. Pour revenir à l'*Ecoffoise* , (car je suis en train de causer) si vous ne l'avez pas lue , lisez-la ; & si vous l'avez lue , relisez-la encore , vous y trouverez de nouvelles beautés , après quoi faites une prière pour la conservation de l'Auteur , qui est très-bon chrétien , quoi que disent les ignorans & les jaloux.

Mais , à propos de chrétiens , savez-vous que la jeune Marquise de Pecquigni a quitté le rouge & couvre sa gorge ? Elle était hier à la Messe du Roi , belle & modeste comme un ange , & priait Dieu avec une dévotion qui faisait enrager les hommes , & plaisait beaucoup aux autres femmes par le même motif : car c'est une redoutable rivale de

moins. Je vous embrasse tendrement , ma chere Comtesse ; vous voyez par la longueur de ma lettre combien je vous aime , &c.

L E T T R E X X X V I I I .

A la même.

C O M M E je m'ennuye , & que j'ai la migraine , je m'en vais vous écrire ; c'est un remede qui m'a toujours réusfi. Il se passa hier au cercle une scene que je veux vous raconter la premiere. Il y avait un Maréchal de France qui a perdu , il n'y a pas long-temps , une bataille & son honneur. Cependant il paraît plus fier & plus content de lui-même qu'auparavant: il y a des fronts d'airain. La Duchesse de S... (a) qui ne perd jamais l'occasion de se réjouir aux dépens des autres , se tourna vers la mere du héros , & lui dit gravement : » Hélas ! Madame , comment reçûtes-vous la nouvelle » de la disgrâce de M. votre fils ? Dormiez-vous ? Mangiez-vous ? Vous cachiez-vous » de honte ? Aviez-vous envie de mourir ? Tout cela fut dit avec le ton que vous savez. Le Maréchal , qui est Philosophe ,

(a) St Simon.

n'a pas voulu se quereller avec une femme ; mais il alla se plaindre au Roi , qui se mit à rire , & lui demanda s'il avait peur de la langue d'une femme.

J'aurai soin de la petite Valbelle , parce qu'elle est belle & douce , & que vous la recommandez : cependant je vous dirai en passant , que j'ai déjà bien des filles dont je ne suis pas la mere , & que les temps sont difficiles. Mais après tout , il faut faire du bien , j'en ferai tant que je pourrai. L'éclat de la Cour a d'abord ébloui la petite personne , comme il arrive à tous ceux qui la voient pour la premiere fois : j'ai eu aussi cette faiblesse ; mais il y a long-temps que j'en suis guérie. J'espere que cette jeune fille regardera bientôt avec indifférence ce qu'il faut lui permettre d'admirer quelques momens. Mais si cette folie lui dure deux mois , je la renverrai comme indigne de votre amitié & de la mienne. Adieu , ma chere ; le pauvre Marquis veut vous faire ses complimens malgré moi , & ce ne sont peut-être que des complimens : mais moi je vous embrasse avec toute la tendresse possible , comme aussi votre petite fille : je souhaite qu'elle ressemble à sa mere , &c.

L E T T R E X X X I X .

Au Marquis de BEAUFORT. 1760.

J' Ai reçu , avec bien du plaisir , votre lettre & votre beau mémoire sur vos négociations en Espagne: il paraît que ce grand coup de politique réussira plus facilement qu'on ne l'avait cru. Après tout , c'est l'intérêt de toute la Maison de Bourbon en général , comme c'est la seule ressource de celle de France en particulier. Ce *paëte de famille* étonnera les Anglais : mais il ne s'agit pas seulement de les étonner ; il faut encore les faire craindre. On trouve que le plan est très-bien concerté dans toutes ses parties. Le Roi de Portugal , qui est le premier sujet des Anglais & leur tributaire , fera forcé de se déclarer ; & , quoi qu'il arrive , ceci produira une diversion qui ne peut être qu'avantageuse à la France , & embarrassante pour ses ennemis. On admire ici l'intelligence & la pénétration avec lesquelles vous conduisez cette grande affaire , malgré les difficultés sans nombre que vous trouvez dans l'irrésolution du Conseil d'Espagne & la faction Anglaise. La faveur du Roi & l'estime générale de votre patrie

seront votre récompense : souvent un bon négociateur est plus utile à un Etat qu'un bon Général , & fait réparer les injures de la fortune. Je vous prie de faire mes civilités à notre ami ; nous espérons lui devoir notre salut. Conservez-vous pour le service de votre Roi , & pour le bien de votre nation.

Je suis , &c.

L E T T R E X L.

Au Marquis de CASTRIES. Novembre 1760.

JE vous remercie de votre lettre , & surtout de votre victoire (a). Cette petite affaire , que vous venez d'avoir avec le Prince de Brunswick , est une consolation dans le torrent de calamités qui fondent sur nous de toutes parts. Le Roi est fort content ; & quant à moi , je suis charmée que ce soit à vous que nous ayons cette obligation : vous n'avez pas trompé nos espérances comme tant d'autres. Les prodiges de valeur que vos troupes ont faits dans cette occasion , montrent que les Français n'ont besoin que d'un bon Chef pour bien se battre. On dit des merveilles du brave Ré-

(a) A Clostercamp.

giment d'Auvergne , qui a aussi le plus souffert. Le Prince de Brunswick est toujours à craindre , & sa retraite n'est pas celle d'un homme qui a peur. Il y a des gens qui prétendent que vous auriez pu tailler en pieces sa petite armée : mais je crois que ces gens , qui font la guerre de leur cabinet , ne sont ni justes , ni raisonnables. Adieu , M. le Marquis , vous êtes un homme admirable : envoyez-nous toujours de pareilles nouvelles ; nous en avons grand besoin. Tout le monde vous aimait , à présent on vous estime beaucoup ; & je connais une personne qui fera tout son possible pour travailler à votre fortune , tandis que vous travaillerez à votre gloire , &c.

L E T T R E X L I.

Au Comte d'AFRI. 6 Novembre 1760.

JE ne fais pas si la mort du vieux Roi George occasionnera quelque changement dans nos affaires : je crois que nous aurons toujours très-peu à espérer , & beaucoup à craindre. Le gouvernement Anglais est très-différent des autres. C'est le peuple qui fait la guerre plutôt que le Roi : les Princes meurent , mais l'esprit général

subsiste, & cet esprit est contre nous. Le nouveau Roi est très-jeune ; il doit haïr Pitt autant que son grand-pere le haïssait ; mais ce Ministre conserve son poste malgré lui, parce qu'il a la faveur populaire. Le seul moyen de nous procurer la paix serait de vaincre : les victoires sont plus efficaces pour cela que les plus habiles négociations. Vous dites que les cœurs des Hollandais sont pour nos ennemis : cela est étonnant, mais possible. Est-ce parce que les Anglais désolent leur commerce, enlèvent leurs vaisseaux, & leur font déjà sentir qu'ils aspirent au commerce général & exclusif de l'Europe ? Au reste, c'est la faction d'Orange qui nous veut du mal : les Etats sont pour nous ; la canaille n'est rien, elle hait & aime sans justice & sans raison. Les Etats Généraux paraissent fort irrités contre les Anglais, à cause de leurs pirateries : croyez-vous que leur indignation puisse aller jusqu'à une rupture ? Voyez, examinez tout ; continuez à bien servir le Roi, & à faire honneur à ceux qui vous estiment.

Je suis, &c.

si le plus
est toujours
pas celle
des gens
pu tailler
je crois que
leur cabi-
sonnables.
un homme
urs de pa-
s grand be-
, à présent
je connais
ossible pour
s que vous

I.
e 1760.

vieux Roi
angement
nous au-
& beau-
t Anglais
t le peu-
e le Roi:
t général

L E T T R E X L I I .

Au Duc de WURTEMBERG. 1760.

J'AI reçu, avec beaucoup de plaisir & de respect, la lettre dont Votre Altesse m'a honorée. J'admire votre généreuse résolution, & la bonté avec laquelle vous voulez bien m'en faire part. Vous embrassez la cause de l'Empire & la nôtre avec un zèle qui, à ce que j'espère, vous apportera autant d'utilité que de gloire. Vos troupes seront traitées comme les nôtres; & si elles en partagent les travaux & les périls, elles en partageront aussi l'honneur & les avantages. Mais je crois, Monseigneur, qu'avant de partir pour l'armée, vous ne feriez pas mal de venir nous voir à Paris: il y a mille choses, mille détails, qu'il vaut mieux traiter de bouche que par écrit, ou par des négociateurs. Nos Ministres espèrent que vous ramènerez dans notre armée la fortune, qui nous a été si contraire jusqu'à présent: je l'espère aussi. De bonnes troupes & un bon Général ne se laissent pas vaincre aisément.

Je suis, &c.

L E T T R E X L I I I .

Au Duc de BELLISLE.

EN vérité vos faiseurs de projets sont des gens admirables ; il n'y a rien d'impossible pour eux : ils trouvent des moyens pour tout ; & je ne doute pas que , si le Roi avait envie de la tour de porcelaine de Nankin , ou de la vigne de diamans du Grand Mogol , ces Messieurs ne trouvaissent la chose fort facile , & ne donnassent une méthode pour les transporter à Paris. Le Mémoire en question est un chef-d'œuvre d'impertinence , & ne peut avoir été enfanté que dans le cerveau d'un habitant des petites maisons. C'est une chose plaisante de voir un homme proposer sérieusement que , pour acquitter les dettes de l'Etat , il faudrait seulement que le Roi fit banqueroute tous les quinze ans. Si le Roi faisait une banqueroute suivant ce système , je crois bien qu'on le mettrait hors d'état d'en faire une seconde : il vaudrait autant proposer d'aller voler sur les grands chemins tous les quinze ans. Cet homme ne doit avoir ni honneur ni bon sens. Je me rappelle un autre projet qui me

I.

1760.

plaisir & de
 l'essence m'a
 l'usage résolu-
 nous voulez
 l'essence la cause
 le qui , à
 autant d'u-
 es feront
 si elles en
 , elles en
 es avanta-
 , qu'avant
 feriez pas
 l y a mille
 ur mieux
 ou par des
 rent que
 e la for-
 re jusqu'à
 s troupes
 s vaincre

&c.

fut adressé d'Hollande l'année dernière , & que je pris d'abord pour une mauvaise plaisanterie sur la misère du Royaume : mais j'appris ensuite qu'il venait d'un fou qui mourait de faim à Amsterdam. Il prétendait fournir au Roi deux cens millions annuels par une seule taxe & sans fouler le peuple. La chose était la plus simple du monde. Il ne s'agissait que de publier un édit pour obliger tous les sujets à réciter tous les jours un *rosaire*, faute de quoi ils payeraient cinq sols pour chaque omission. Comme les Français ne sont pas dévots, disait l'Auteur, ils seront presque tous les jours en faute, ce qui produira des sommes immenses. Il finissait par demander une place pour sa peine, & on lui offrit une place à Bicêtre. Le grand point est de trouver de l'argent, & non pas de faire des projets. Chaque nouveau Contrôleur-Général promet des merveilles ; mais il se trouve embarrassé dès le premier pas, & on est obligé de s'en défaire pour le remplacer par un autre, à qui un troisième succède bientôt. Les finances sont dans un désordre épouvantable ; les peuples sont pauvres, murmurent, & vont chez l'étranger chercher une meilleure patrie : notre crédit est perdu ; les Anglais sont heureux, & nous sommes sans res-

sources

source & sans espérance. Je ne crois pas que la guerre de la succession ait été plus fatale que celle-ci. Que faire pour sauver la France ? Il nous faudrait la paix : mais comment l'obtenir , & comment continuer la guerre ? Le bon cœur du Roi souffre cruellement dans ces calamités publiques : n'y aurait-il pas moyen , M. le Duc , de le soulager en soulageant son peuple ? Je serais bien aise de vous voir : j'ai mille choses à vous dire , &c.

L E T T R E X L I V .

A la Comtesse de BASCHI. 1760.

JE suis bien fâchée , mais cependant je ne puis m'empêcher de rire un peu de l'accident qui vient d'arriver à ce pauvre Duc de Wurtemberg , que nous avons vu si brillant à Paris l'hiver dernier. Il a été puni de sa témérité. En vendant au Roi ses douze mille hommes , il stipula qu'ils formeraient un camp & un corps à part ; ce qui lui fut accordé. Le Roi de Prusse apprenant qu'il s'était mis à la solde de France , après avoir été à celle de l'Impératrice , écrivit ce billet au Prince Ferdinand de Brunswick :

» Le Duc de Wurtemberg , est , dit-on ,

Partie I,

G

» avec les Français : le Prince héréditaire
 » mon neveu ferait bien de lui donner une
 » petite leçon. « Il vient de recevoir cette
 leçon , sans en être plus sage. Le Maré-
 chal de Broglie lui écrivit après son dé-
 fâstre , pour l'inviter à se réunir à son ar-
 mée ; & à ne plus camper à part , de peur
 des conséquences ; ce qu'il refusa : sur quoi
 le Général Français a reçu ordre de ren-
 voyer cet ami incommode & inutile dans
 son pays. Mais laissons là le Duc de Wur-
 temberg. Je viens de lire le *Russe à Paris* ;
 & je trouve qu'il ne raisonne pas mal pour
 un Russe : il a bien raison ; la France n'est
 plus qu'un vaste tombeau , où l'on trouve
 encore les épitaphes des grands hommes
 qu'elle a produits , & dont la race est pres-
 que éteinte : il n'y a plus que bassesse ,
 lâches artifices , intrigues puériles , livres
 impertinens , & une extrême misere. O
 France ! qu'est devenue ta gloire ? Vous
 vous moquez de moi , Madame , avec votre
 Comédie des *Philosophes* ; c'est un libelle
 grossier & sans esprit : j'ai bien eu de la
 peine de la lire jusqu'au bout , & je suis
 étonnée que les magistrats aient permis la
 représentation d'une satire personnelle.
 Mais , quel est donc ce Palissot , qui se
 donne pour le protecteur de la religion &

de la vertu contre des gens de lettres qui passent pour religieux & vertueux? Cet homme-là a mauvaise réputation. On a voulu me présenter M. Palissot comme le bel esprit à la mode : mais j'ai refusé de le voir ; j'aimerais autant , Dieu me pardonne , voir l'illustre M. Freron. Avez-vous été chez la Dorigni ? Le Comte est-il toujours de bonne humeur ? Quand vous verrai-je ? M'aimez-vous toujours ? Voilà bien des questions de femmes. Adieu , vous savez que , *femina cosa garrula , e loquace.*

L E T T R E X L V .

A la même. 1763.

Vous me demandez à quoi je m'occupe quand je n'ai pas la migraine , ni mauvaise compagnie. J'écris , Madame ; je barbouille du papier , comme tant d'autres : je fais des mémoires sur ma fortune singulière , & sur les choses que j'ai vues , qui sont plus singulières encore. Il me semble que c'est une occupation raisonnable pour une femme qui a presque passé l'âge de plaire , & qui ne s'en soucie pas du tout. Je dirai bien des vérités désagréables pour certaines gens ; mais je ne veux ni

mentir, ni flatter des fots ou des mal-honnêtes gens. Cependant ces mémoires ne verront la lumière que lorsque je ne la verrai plus : par-là j'éviterai les reproches, ou le petit ressentiment des petits hommes bas & haïssables, dont je fais mention dans mon histoire véritable ; car les morts se moquent des vivans. Mais vous, Madame, que faites-vous dans vos heures de loisir, qui sont assez fréquentes ? car vous n'êtes pas embarrassée de vivre avec vous-même. Lisez-vous le charmant hermite (a) de Fermanay ? Pensez-vous à moi ? Priez-vous Dieu pour ceux qui vous aiment ? Toutes ces occupations sont bonnes & louables : c'est pourquoï je devine que ce sont les vôtres.

J'ai honte que de jeunes personnes me donnent tous les jours l'exemple de la fuite du monde, sans que j'aie le courage de les imiter : je le méprise sincèrement, mais je voudrais faire plus. La belle Comtesse de Neuville vient tout à coup de se jeter dans la haute dévotion ; elle entend tous les jours quatre Messes, communie toutes les semaines, & ne jette jamais la vue sur un homme : elle ne voit que son mari & son confesseur. Je loue beaucoup sa résolution & son courage : mais j'ai peur qu'elle

(a) M. de Voltaire.

ne persévère pas , & ce serait bien dommage. Convertissons-nous aussi , mais sans faire de bruit , ni d'éclat , & sans affecter rien. Adieu , ma très-chère ; si cet avis ne vous plaît pas , dites mieux , &c.

L E T T R E X L V I .

A M. BERRIER. 1761.

LEs Français sont admirables : le bon peuple ! Qu'un Roi est heureux d'avoir de pareils sujets ! Nous allons donc avoir une puissante marine , qui sera un présent volontaire de la nation. Je suis surprise & enchantée de ce zèle qui anime tous les ordres de l'Etat pour fournir des vaisseaux à l'Etat. Ceux qui prétendent que l'amour de la patrie est plus fort dans les Républiques que dans les Monarchies , n'ont qu'à me citer l'exemple d'un Etat libre , où les particuliers aient fourni trente vaisseaux de ligne de leur plein gré , sans même en être priés , s'ils veulent que je les croie. Le Roi est attendri : jamais il n'a tant aimé son peuple. Cependant je crains que ce secours ne vienne trop tard : au reste il ne sera pas perdu pour cela , & servira dans une autre occasion. Les Anglais haïssent

sent les Français de tout leur cœur , & les Français les détestent sincèrement : ils sont toujours en guerre , du moins en intention ; & quand ils metrent bas les armes par lassitude ou par épuisement , c'est pour les reprendre avec plus de fureur. Mais , Monsieur , ne pourrait-on pas tenter quelque entreprise pour le moment ? L'Angleterre est entièrement dégarnie : ses flottes nous poursuivent dans les deux Indes. Ne pourrait-on pas profiter de l'occasion pour faire une seconde tentative qui ne serait peut-être pas aussi infructueuse que la première. Voilà ce qui m'a passé par la tête depuis quelques jours ; & si c'est un rêve , c'est du moins le rêve d'une bonne Française. Faites-en ce que vous voudrez , ou ce que vous pourrez ; je n'en parlerai à personne , pas même au Grand-Seigneur. Madame de Carouge demande un emploi pour son fils , je crois qu'il le mérite : c'est une famille où le courage est héréditaire , & qui a toujours bien servi. Pour l'expérience , elle viendra ; il est jeune : j'aime les jeunes gens ; ils sont dociles , & aiment à s'instruire. Pour les vieux ils sont intraitables ; quand ils ont une fois pris leur pli , ils sont insupportables en affaires , comme en amour.

Ce que vous appelez ma faveur , c'est

peu de chose : ce n'est pas elle qui vous soutient , mais votre mérite : vous lui devez tout , pensez-y bien. Quelquefois on m'écoute , souvent on me contredit : quelquefois je donne de bons conseils , souvent on m'en attribue de mauvais : mais en général comptez que mon pouvoir est bien borné , & je ne serais pas fâchée qu'il le fût davantage , afin de ne vivre que pour moi. Cependant j'aime & sers de tout mon pouvoir ceux qui servent bien le Roi & l'Etat. Comme vous êtes de ce nombre , il m'est impossible de ne pas vous vouloir du bien : laissez crier vos ennemis & les miens , & continuez à vous rendre digne de l'estime des honnêtes gens.

Je suis , &c.

L E T T R E X L V I I .

Au Comte de S. FLORENTIN.

Monsieur le Comte , je vous recommande un jeune homme qui donne de grandes espérances. J'aime ses protecteurs , & j'ai beaucoup d'estime pour sa famille , où l'honneur & les talens sont comme naturels. Ces motifs vous suffiraient pour l'avancer : mais il fallait vous le faire connaître. Je reçois

dans ce moment une lettre de M. de Paris ; qui me demande familièrement des choses impossibles , quoique je lui eusse déjà dit que je n'avais ni le pouvoir ni l'inclination de le servir. Je vous prie de le lui dire encore , car je ne veux pas lui répondre. J'admire la sainte hardiesse de ces Messieurs : quand une fois ils se sont mis dans la tête qu'ils soutiennent la cause du Ciel , ils parlent & ils agissent avec une hauteur que Dieu ne doit pas approuver , & qui est certainement insupportable aux hommes. Ce ne sont pas des graces qu'ils demandent , mais des ordres qu'ils donnent. Je m'imagine , M. le Comte , que votre département doit être le plus agréable de tous : car , si vous voulez parler raison aux Ecclésiastiques , ils vous contredisent par un passage de la Bible : je suis en peine de favoir si cette race d'hommes est aussi nécessaire au monde qu'elle lui est incommode. Il est vrai que nous avons l'autorité en main , ce qui les fâche beaucoup : gardons-la avec soin , & faisons la craindre , de peur qu'ils ne se fassent craindre à leur tour , & ne soumettent le sceptre à la mitre.

Mais , à propos de mon jeune homme , si vous n'avez rien pour le présent qui lui convienne , il attendra : je ne vous demande

pa
inj

T
firi
Co
dis
fir
tra
die
bou
à la
leu
pai
le
qu
me
tel
ne
sou
ter
ave
de
cil

pas de déplacer personne , ni de faire une injustice à un autre pour m'obliger.

Je suis , &c.

L E T T R E X L V I I I .

A M. de Bussi.

NOus avons d'abord jugé par les propositions extravagantes de M. Stanley, que la Cour de Londres n'était pas sérieusement disposée à la paix, & vos dépêches le confirment. M. Pitt est un chicaneur, qui ne traite pas de bonne foi : il joue la Comédie. Cependant il faut continuer jusqu'au bout, & mettre les Anglais dans leur tort à la face de toute l'Europe, en exposant leur ambition & leur éloignement pour la paix. On ne doute cependant pas ici que dans le fond ils n'en aient presque autant besoin que nous. Leur dette est immense, & augmente tous les jours; les soldats & les matelots commencent à leur manquer; & je ne fais pas si leur crédit, qui est leur seul soutien, pourra se soutenir encore longtemps. A proprement parler, nos guerres avec cette nation ne sont que des guerres de marchands, & n'en sont que plus difficiles à terminer, parce que l'esprit de com-

merce ne veut point de rival. Mille particuliers de Londres , qui font de grandes fortunes par la ruine & le massacre de leurs compatriotes mêmes , voudraient que ce jeu cruel durât toujours : ils peuvent aisément acheter le Ministère & le Parlement dans un pays où tout est à vendre ; de sorte que , lorsque les marchands ont déclaré la guerre à la bourse de Londres , il faut qu'elle se déclare à St James six mois ou un an après. Voilà le grand obstacle qui s'oppose à la paix jusqu'à ce que le Roi d'Angleterre ait des Ministres assez honnêtes gens pour aimer le bien public , & mépriser les clameurs & l'argent de ceux qui s'enrichissent par la désolation des peuples. Vous dites que votre situation à Londres est bien désagréable : je n'en doute pas. Vous êtes exposé aux insultes d'un peuple brutal , & au mépris d'un Ministre arrogant. Nous vous donnons ici l'exemple de patience : souffrez généreusement pour votre Roi & votre patrie ; c'est la vraie gloire d'un bon citoyen. Dans vos négociations conduisez-vous avec modestie sans bassesse : la hauteur est ridicule dans les vaincus. Quel que soit le succès de cette tentative , tâchez sur-tout de vous faire honneur & à vos amis. Présentez mes très-humbles respects à cette personne qui a

beaucoup de pouvoir & de bonne volonté pour nous : concertez-vous avec elle ; faites-nous des amis ; opposez , s'il est possible , le crédit des honnêtes gens à la faction des hommes bas & intéressés , qui préfèrent la guerre qui les enrichit , à la paix qui n'enrichit que la Nation.

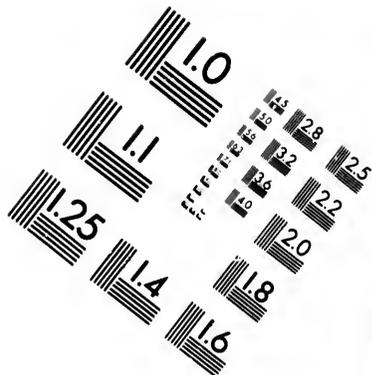
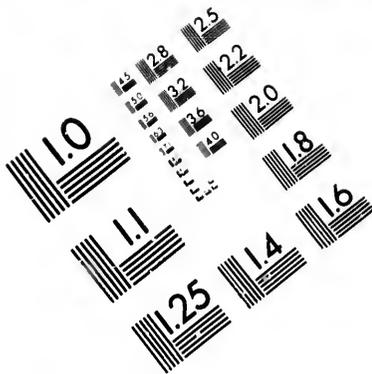
Je suis , &c.

L E T T R E X L I X .

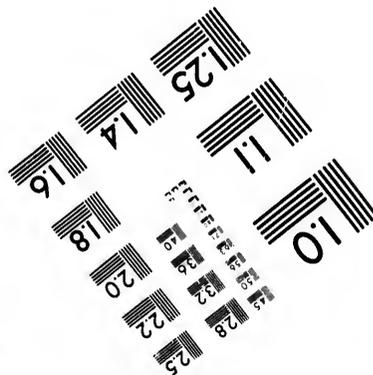
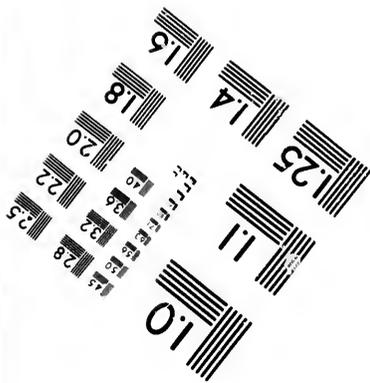
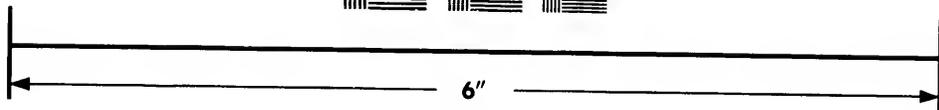
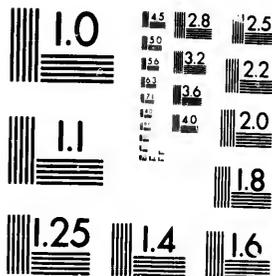
A la Maréchale de BROGLIE. 1761.

M Adame, votre lettre me fait honneur , & votre douleur me touche beaucoup ; mais il m'est impossible de vous soulager : le Roi est fort en colère , & je crois que M. le Maréchal n'est pas sans tort. Il voulait vaincre tout seul , & il a été vaincu. Son adversaire se défend assez bien ; il a une lettre en poche , qui semble le justifier. Cependant je suis prêt d'avouer tout ce qu'on voudra en faveur de M. le Maréchal : il est brave , il entend parfaitement la guerre ; on dit que c'est le seul que les ennemis craignent & respectent , & le seul qui puisse faire oublier le Comte de Saxe , qui était l'ange tutélaire de la France. Ainsi sa gloire est à couvert , & le dédommage bien de la perte de





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0

01

la faveur. Voilà bien des motifs de consolation , Madame , en attendant que la fortune change. Le Roi est bon : il a beaucoup d'estime pour M. le Maréchal , & vous devez tout espérer. Il faut laisser passer cet orage , qui ne saurait durer ; & vous verrez un temps plus heureux : dans ce pays on n'oublie pas toujours le mérite , & on en a toujours besoin.

Je suis , &c.

L E T T R E L.

Au Maréchal de SOUBISE. 1761.

JE vis hier le gros Prince (a) Allemand ; qui me parla de vous avec beaucoup d'estime : il savait sans doute qu'il me faisait plaisir. Il avoue que vous n'avez pas toujours été heureux à la guerre ; mais il est persuadé que vous avez toujours mérité de l'être. Le fameux Turenne a perdu des batailles : consolez-vous. Le Roi est fort mélancolique : cette suite continuelle de mauvais succès dans la guerre la plus juste & la plus nécessaire qui fut jamais , afflige sensiblement son bon cœur. Il souffre de tout ce que ses peuples souffrent : il ne signe pas

(a) Le Prince de Nassau-Saarbruck.

Un édit d'impôt qu'il ne le fasse en gémissant : il faut l'avoir vu dans ces temps d'humiliation & d'adversité pour bien juger de lui : il a l'ame belle & généreuse. Le bon droit est pour nous , & le Ciel pour nos ennemis : adorons les profonds desseins de la providence.

Quoi qu'il en soit , on a enfin mis la dernière main à ce qu'on appelle un chef-d'œuvre de politique , au *paëte de famille* ; & ce que la France n'aurait osé demander ni espérer dans les temps les plus heureux , elle l'a obtenu au milieu de ses disgraces. Les Français sont à présent Espagnols , & les Espagnols sont Français : c'est surtout à présent qu'il n'y a plus de pyrénées , comme disait Louis XIV. On espere beaucoup de ce coup d'Etat , & les Anglais n'en seront pas contents ; ils seront obligés de séparer leurs forces pour faire tête aux Espagnols , qui ont une très-belle flotte , une bonne armée & de bons Officiers. On a résolu de forcer les Portugais à se déclarer : leur neutralité est plus préjudiciable à nos affaires qu'une guerre ouverte , par les secours de toute espece qu'ils fournissent aux Anglais , dont ils sont les très-humbles serviteurs. C'est une chose plaisante de voir un Roi de cinquante ans en tutelle , avec

un fantôme d'autorité , qui regne sans gloire & sans liberté. Une nation , qui a quelques sentimens d'honneur , doit vivre ou périr indépendante , sans se rendre inutilement esclave , ridicule & méprisable. Le Ministre d'Espagne agit avec beaucoup de zele & de chaleur. Cependant on croit que le Portugal refusera d'abandonner les Anglois : les intérêts du commerce de ces deux nations sont tellement liés & compliqués , qu'on regarde une rupture comme presque impossible. C'est pourquoi les Espagnols se préparent sérieusement à faire un voyage à Lisbonne ; & la France , malgré ses pressans besoins , ne pourra se dispenser d'y envoyer un corps de troupes. Voilà , M. le Maréchal , quelle est notre situation actuelle , craignant toujours , mais espérant beaucoup. J'espère aussi que vous ferez employé cette année: comptez sur vos amis, &c.

L E T T R E L I.

A la Comtesse du BARAIL.

Vous pouvez vous assurer que le jeune Marquis ne sera pas oublié , à moins que je ne perde tout mon crédit ; mais n'est-ce pas mon devoir de recommander les gens de

mérite & ceux que j'estime ? Craignez-vous que je manque de mémoire ? Non , Madame , je me souviendrai toujours de vous aimer tendrement , & de vous obliger. La Cour n'a jamais été si brillante qu'à présent au milieu de la misère publique. Nous avons une demi-douzaine d'Alteſſes Allemandes , qui font grand fracas. Il y en a un fur-tout qui daigne me faire ſa cour. Les hommes , & fur-tout les Princes , ne font rien pour rien : c'eſt pourquoi je devine qu'il a quelques vues ; mais je le laisserai venir , & peut-être le ſervirai-je , car j'ai le cœur bon , & il a du mérite. Le vieux Viſir (a) devient inſupportable ; mais on le ſouffre parce qu'il eſt néceſſaire , ou qu'il paſſe pour l'être. Il eſt toujours mécontent , ſombre & farouche : la vieilleſſe , comme les honneurs , change les mœurs. Cela eſt inſupportable , & il faut pourtant le ſouffrir. Adieu , ma chere amie , je ne changerai jamais pour vous ; car j'ai trop de plaſir à vous aimer & à vous le dire. Donnez mille baiſers pour moi à votre petite fille ; & faites mille complimens au grand homme , &c.

(a) Le Maréchal de Belliſſe.

L E T T R E L I I.

A M. de VOLTAIRE. 1762.

JE suis déjà informée de la sanglante tragédie qui s'est passée à Toulouse. Votre charité pour la malheureuse famille de Calas , & votre zèle pour la servir , font honneur à vos sentimens , & correspondent avec les miens. Vous êtes comme la sentinelle de l'Etat : vous vous faites un devoir de découvrir les grands crimes & les grands abus : il faut que vous soyez admirable en tout. Autant que j'en puis juger jusqu'à présent , les Juges de Toulouse ont été bien précipités & bien cruels : il n'y a que des contradictions & des improbabilités dans leurs procédures , ce qui est d'abord un grand préjugé contre elles : la vérité & la justice n'admettent ni contradictions ni improbabilités. On dit qu'un Avocat célèbre & honnête homme travaille à un mémoire sur cette malheureuse affaire: je le lirai aussitôt qu'il paraîtra , pour me mettre bien au fait de la question ; après quoi j'emploierai hardiment tout mon crédit pour venger la cause de la justice & de la vertu opprimée. Je suis charmée , Monsieur , que vous vous

foyez adressé à moi : cette confiance me donne un peu de vanité , en montrant que vous me croyez le cœur bon. Oui , je l'ai , ou crois l'avoir ; & dans cette occasion je tâcherai de mériter votre estime & celle de ceux qui vous ressemblent.

Je suis , &c.

L E T T R E L I I I .

Au Marquis de BEAUSSAC. 1762.

JE vous remercie sincèrement de vos soins , & je vous prie de me les continuer. Les nouvelles de Russie sont actuellement plus importantes que jamais. Il y a longtemps que nous savons que le nouveau Czar n'aime pas la France : nous avons perdu une bonne amie dans Elizabeth. Votre Pierre III ne se donnait pas même la peine de cacher ses sentimens du vivant de sa tante ; & j'ai oui dire qu'il ne manquait jamais de plaisanter sur les défaites des Russes , ou des Alliés , quand l'occasion s'en présentait ; ce qui faisait voir qu'il avait un mauvais cœur & un mauvais esprit. Personne ne doute que ce Prince n'abandonne bientôt l'alliance : encore serons-nous bien heureux , s'il ne se joint pas à nos ennemis.

H 3

Dans une pareille circonstance , votre Ministère est très-délicat : vous marcherez partout sur des épines. Cependant tout despotique que soit un Czar de Russie , on ne croit pas que celui-ci ose abandonner brusquement la cause commune : cette démarche , si elle était trop précipitée , ne manquerait pas de déplaire à la nation. Les Russes savent obéir ; mais ils savent aussi se défaire de leurs maîtres , quand ils osent abuser de leur pouvoir. La révolution de 1740 , à laquelle il doit sa couronne , est un exemple récent & terrible qui le retiendra peut-être. La défection de ce Prince serait surtout déplorable dans la circonstance ; car l'Alexandre du Nord est perdu , si la guerre dure seulement encore quatre mois. Tâchez donc de parer ce coup , s'il est possible de le parer.

Les fourrures que vous m'avez envoyées sont fort belles , & je vous remercie bien de vos peines. Elles valent mieux que celles du Canada : mais hélas ! celles du Canada étaient à nous.

Le Roi est fort satisfait de votre conduite ; il a beaucoup de confiance dans vos lumières ; & personne ne doute que si le Czar abandonne ses amis , vous n'aurez rien négligé pour l'en empêcher.

Je suis , &c.

L E T T R E L I V.

Au Duc de FITZ-JAMES. 1762.

Vous avez bien raison , M. le Duc ; l'affaire de ce malheureux Calas fait frémir. Il fallait le plaindre d'être né huguenot ; mais il ne fallait pas le traiter pour cela comme un voleur de grand chemin. Il paraît impossible qu'il ait commis le crime dont il était accusé : cela n'est pas dans la nature. Cependant il est mort , sa famille est stérile , & ses juges cruels ne veulent pas se repentir. Le bon cœur du Roi a bien souffert au récit de cet étrange aventure , & toute la France crie vengeance. Le pauvre homme sera vengé. Ces gens de Toulouse ont la tête chaude , & plus de religion à leur manière qu'il ne leur en faut pour être bons Chrétiens. Dieu veuille les convertir & les rendre humains !

Vous vous moquez de moi , M. le Duc , avec vos remerciemens. Il y avait un poste vacant qui vous convenait : vous le méritiez , j'en ai parlé au Roi , & voilà tout. Le service que je vous ai rendu , m'a fait plus de plaisir qu'à vous. Partez donc pour l'armée , & soyez l'ami du Prince de Condé.

J'ai dans l'esprit que ce jeune homme ira loin : il a de grands exemples dans sa famille , & bonne envie de les imiter. Ses talens pour la guerre se développeront bientôt. Tant mieux ; on ne connaît plus la France ; la race des grands hommes est presque éteinte : j'espère que vous aiderez à la faire revivre , & je souhaite de tout mon cœur que la fortune vous traite d'une manière digne de vous , &c.

L E T T R E L V.

Au Duc de NIVERNOIS. 1762.

COMment vous portez-vous , M. le Duc ? Vous allez voir que vos amis ne vous ont pas oublié. Mais auparavant il faut commencer par la préface qui est *la salsa del libro*. Vous savez que nous n'avons que trop longtemps fait la guerre , que nous n'y avons rien gagné , que nous avons grand besoin de la paix avec les Anglais , & que les Anglais n'en ont peut-être guere moins besoin que nous. Eh bien ! le Roi a résolu hier dans son Conseil , de vous charger d'une petite commission à ce sujet. Il faut donc que vous quittiez incontinent vos bois & votre garenne pour venir à Fontainebleau

recevoir vos instructions : de-là vous irez à Londres , faire la révérence au bon Roi George qui vous attend , & l'inviter à être de nos amis. Le Roi ne savait d'abord qui charger d'une négociation si importante & si délicate : une certaine personne a cité votre nom ; sur quoi ce bon Prince a beaucoup loué vos lumieres , vos talens & votre zele pour son service. Je l'écoutais avec plaisir , & j'étais bien éloignée de parler contre ma conscience en disant du mal de vous. Je sens que cet emploi est un peu désagréable : il ferait plus baau d'être l'Ambassadeur d'un Roi vainqueur que celui d'un Roi vaincu. Mais vous êtes bon Français ; l'amour de la Patrie l'emportera sur vos répugnances. La paix que j'espere est la seule chose que je desire actuellement , & qui puisse m'attacher encore un peu à la vie. Ma fanté n'est pas bonne ; mais si je puis voir la France paisible , le Roi content , & ses sujets tranquilles après tant de calamités , j'aurai assez vécu. Je vous salue de tout mon cœur , M. le Duc : vous aurez toujours une des premieres places dans la liste de ceux que j'estime , & qui est très-courte , &c.

L E T T R E L V I.

A la Comtesse de BASCHI. 1762.

MA chere amie , car ce nom est plus beau que celui de Madame la Comtesse , & c'est pourquoy je m'en fers souvent , vous me demandez si je pense toujours à vous ; que ne me demandez-vous si je vis encore ? Pourrais-je oublier vos charmes & votre mérite ? Enfin j'espere que nous aurons la paix. Elle nous est bien nécessaire après la guerre la plus funeste & la plus honteuse qui se soit faite depuis le vieux Pharamond. La gloire de la nation sous Louis XIV s'est dissipée comme un songe , & elle ne trouve à son réveil qu'une honte réelle. Quel temps , ma belle Comtesse ! Le Roi est chagrin , & moi je pleure , tandis que le monde croit que nous sommes ici fort contents. Le bonheur ne se trouve pas dans les Cours ni dans l'ambition , mais dans les cœurs modestes & modérés , qui ne desirent , n'esperent , & ne demandent rien.

Valcourt disait hier en riant , qu'il aurait fallu pendre une demi-douzaine d'Officiers Généraux pour donner l'exemple , & que les Anglais avaient été bien servis de-

puis qu'ils avaient tué un Amiral. Le Roi ne riait pas ; mais sa bonté de cœur ne l'a pas empêché de dire que ce raisonnement-là n'était pas tout-à-fait ridicule. Les Anglais nous ont bien fait du mal , & nous leur en avons bien fait aussi : voyez s'il y a là quelque sujet de consolation , car il faut profiter de tout. Valcourt disait aussi qu'au lieu de demander la paix , il n'y aurait qu'à laisser prendre aux Anglais le reste de nos colonies , retirer nos troupes d'Allemagne , & faire une guerre défensive sur nos frontières ; tandis que nous emploierions la plus grande partie de nos forces pour faire des descentes chez l'ennemi , le harceler , désoler son commerce , &c. que par-là les Anglais seraient obligés de demander la paix à genoux en moins de deux ans , ou de faire banqueroute à l'Univers. Il y a un certain air de raison dans ce discours : mais il aurait fallu prendre ce parti , il y a deux ans ; c'est aujourd'hui trop tard.

Je me dépote contre moi-même , quand je considère quels gens j'ai recommandés pour soutenir l'honneur de la France ; des gens qui n'étaient propres à rien & qui aspiraient à tout ; qui savaient faire des révérences & des bassesses , & couraient ensuite en Allemagne pour se battre comme

des femmes , & servir de risée à toute l'Europe. Ces réflexions me défolent & le Roi aussi. Quelqu'un demandait l'autre jour au Prince de Conti , pourquoi la France avait tant dégénéré , & qu'on ne voyait plus de Turennes , ni de Villars , ni de Saxes. *C'est* , dit-il , *depuis que nos femmes ont affaire à leurs laquais*. Hélas ! tout a changé. Adieu , ma belle Comtesse ; je vous aime de tout mon cœur , &c.

L E T T R E L V I I .

Au Maréchal de SOUBISE. 1762.

NOUS sommes accoutumés à recevoir de mauvaises nouvelles , mais nous n'y sommes pas moins sensibles. Celle de votre dernière bataille a achevé de nous jeter dans la consternation. Vous avez de nouveau trompé les espérances du Roi & les miennes , & nous sommes tous dans la douleur. On vous impute bien des fautes dans cette affaire , & nous admirons malgré nous la sagesse du Prince Ferdinand , qui avait promis de vous battre , & qui a tenu parole. Il fallait , disent vos ennemis , qu'il comptât bien sur sa fortune , ou sur votre incapacité. Quant à votre collègue , tout le monde
le

le justifie & le plaint. Je crois cependant qu'on a tort de vous juger si sévèrement , & moi encore plus de vous avoir exposé à l'être. Ne craignez pourtant rien : je prendrai soin de vos intérêts , & je tâcherai de faire votre paix avec le Roi , qui est résolu de la faire avec ses ennemis. Les vieillards qui se ressouviennent des dernières années de Louis XIV leur comparent le temps présent. Nous avons tout perdu , des batailles sans nombre , un million d'hommes , nos colonies , notre crédit & notre honneur. Nous n'avons plus ni argent , ni ressources. Le Roi parlait , il y a quelque temps , de s'aller mettre à la tête de ses armées pour les ranimer par sa présence. Je m'imagine que cette démarche aurait été utile ; mais on l'en a dissuadé. Au nom de Dieu , M. le Maréchal , si les affaires ne sont pas encore tout-à-fait désespérées , tâchez de les réparer , & de nous mettre en état d'obtenir une paix plus honorable. Sur-tout faites tous vos efforts pour sauver Cassel , qui ferait alors un équivalent dans le Traité de paix. Quel est ce brave Luckner , dont on m'a tant parlé , & qui a acquis tant de gloire à nos dépens ? Il faut avouer que les Anglais sont trop bien servis. Je hais sur-tout & j'estime ce Marquis

de Granby , qui doit au moins partager par moitié la gloire du Prince Ferdinand. Je conviens qu'il est bien difficile de vaincre de pareils hommes , & nous craignons à tout moment de recevoir la nouvelle de quelques nouveaux défastres , à moins que vous ne fassiez changer la fortune , ce que je souhaite de tout mon cœur , sans oser l'espérer.

Je suis , &c.

L E T T R E L V I I I .

Au Duc de CHOISEUIL. 1762.

JE suis malade , cependant je tâcherai de vous répondre. Je vous dirai d'abord que le Roi est content & vous estime. Le vieux Maréchal était trop systématique , & les hommes à systèmes réussissent rarement. Jamais Ministre ne fut plus malheureux que lui , excepté le Chamillard du dernier Roi , que l'on fit Ministre de la guerre , parce qu'il savait bien jouer au billard. Pour moi , je crois en vérité qu'il avait plus de réputation que de mérite. Il s'agit donc de mieux faire , & de réparer ses fautes. Vous commencez dans des temps bien difficiles ; mais votre gloire en fera plus grande , si

vous triomphez des difficultés , comme je l'espère.

Ce qui se passe parmi les Russes est inoui : quels maîtres ! quels sujets ! L'Impératrice Elisabeth meurt , son neveu lui succède , sa femme le supplante , & tout cela en six mois de temps. Le pauvre Pierre avait grand tort aussi de se faire Soldat Prussien , & de se brouiller avec sa femme. Je ne pense pas qu'il faille se fier à la nouvelle Czarine , ni compter sur elle , quoiqu'elle ait pris pour un de ses principaux prétextes , la paix honnête qui avait été conclue avec la Prusse : soyez sûr qu'elle ne lui fera pas la guerre. Il y a des erreurs dans tout cela. Il ne faut pas non plus espérer beaucoup de la part des Espagnols : je les crois sincères , mais ils sont inactifs & irrésolus. Quant à l'Allemagne , tout y est désespéré. L'Allemagne a toujours été le tombeau des Français : dans cette guerre , elle a encore été le tombeau de leur gloire. Ainsi ce bel épouvantail du *pacte de famille* n'aboutit à rien. Les Anglais en ont eu peur : à présent ils rient avec raison de leurs frayeurs & de nos vaines espérances. Le plus sûr est donc de faire la paix : mais l'ouvrage sera difficile avec un peuple insolent dans la victoire , qui est l'ennemi naturel du genre humain , & sur-

tout des Français. M. le Duc , si vous venez à bout de cette grande affaire , vous aurez la gloire d'avoir sauvé votre patrie. Il ne s'agit pas de faire une paix sûre : cela est impossible ; les Anglais & les Français ne peuvent rester long-temps amis : la haine réciproque des deux nations , la rivalité du commerce , l'opposition des intérêts & des alliances leur remettront bientôt les armes à la main. C'est pourquoi je m'imagine qu'il faut tâcher de conserver quelques établissemens en Afrique & dans les Indes : c'est l'unique moyen de réparer & d'augmenter notre marine , de sauver notre commerce , de nous fortifier par-tout , & d'attaquer les Anglais avec plus de succès & de sûreté , quand l'occasion s'en présentera. La prise de nos vaisseaux marchands avant la déclaration de guerre était une action infame que la France n'oubliera jamais , qu'elle n'ait tiré vengeance. Que nous sommes humiliés ! Nous donnons à nos ennemis des perrequiers , des rubans & des modes ; & ils nous donneront des loix ! J'espère que cela ne durera pas : tâchez , M. le Duc , de faire la paix aux conditions les plus raisonnables qu'il se pourra ; après quoi préparez-vous à la guerre.

Je suis , &c.

L E T T R E L I X.

A la Comtesse de BASCHI. 1762.

JE voulais vous écrire ce matin, & ma plume commençait déjà à courir, lorsqu'une femme que vous connaissez m'est venue interrompre brusquement. Allons, Madame, m'a-t-elle dit, laissez là votre lettre & vos complimens; il faut nous divertir. Je l'ai suivie en grondant, & nous avons été pour nous divertir chez la grosse Duchesse, qui a fait tout au monde pour m'amuser sans pouvoir réussir: j'étais de trop mauvaise humeur. A la fin cependant, nous avons vu entrer un petit ange, que j'ai beaucoup embrassé & caressé: c'était votre fille. En honneur, elle est adorable, la petite: elle a de beaux yeux, de beaux traits; un air fin dans tout ce qu'elle dit, ou qu'elle fait; beaucoup d'esprit, de douceur, de modestie, & un bon cœur: l'homme qui l'aura, sera bienheureux, s'il est digne d'elle & de vous. Sa présence a dissipé ma mélancolie, & la migraine qui commençait à me prendre. Jamais une si belle bouche n'a dit des choses si agréables que celle de cette aimable enfant. On a joué, on a ri, & puis

nous sommes revenues ici. Pour continuer mon plaisir , je me suis aussi-tôt mis à vous écrire. A propos , connaissez-vous ce vilain homme qui a la bouche auprès de l'oreille ? Il était hier à la Messe du Roi , auprès de la belle Marquise de Gondi. Elle l'avait vu deux ou trois fois chez ses amies , & lui avait parlé avec politesse. Ne voilà-t-il pas que ce benêt , avec sa figure abominable , se met dans la tête qu'elle est folle de lui ? Il était donc à la Messe à côté d'elle , sans qu'elle s'en apperçut , & il ne savait comment s'y prendre pour se faire remarquer. Mais enfin l'amour est ingénieux : il lui poussa donc rudement le bras , & fait tomber ses heures , afin d'avoir la satisfaction de les ramasser , & de lui baiser la main. Tout cela lui a réussi jusqu'au baiser , qu'on eut l'adresse d'éviter. La Dame de retour chez elle , lui a fait dire que son procédé avait été indécent & grossier , qu'elle le priait de ne jamais plus lui montrer son visage , & qu'elle souhaitait sincèrement qu'elle devînt aussi sensé qu'il était laid. Ce mot de *laid* a été un coup de foudre pour ce pauvre malheureux , qui se croit un Adonis. Il en est tombé malade : quatre médecins n'ont pu empêcher qu'il n'eût le transport au cerveau , & il est à l'agonie. S'il meurt , son histoire

fera une des plus tragiques dans celle de l'amour-propre. Mais hélas ! qui est-ce qui n'en a pas ? Il y a dix momens dans la journée, où je me crois encore très-jeune & très-belle contre un où je n'en crois rien du tout. La Duchesse vous a-t-elle vue, comme elle l'avait dit ? Elle est du très-petit nombre des femmes estimables. Elle a beaucoup de Religion, d'esprit & de gaieté : ce sont les personnes que j'aime, quoique je ne les suive que de loin.

On raconte des merveilles de la B... (a) elle est folle à lier. Hélas ! c'est l'amour, le tendre amour qui en est la cause. L'autre jour elle fut si contente de son amant, qu'elle lui donna son portrait enrichi de diamans, qu'elle avait reçu la veille de son mari. Mais il faut vous dire que cet homme aime encore plus le jeu que sa Maîtresse. Il avait beaucoup perdu : voilà qu'il tire le mari à part, & lui demande cent pistoles sur son bijou. La pauvre B... est enragée de cette marque de mépris, & veut tout de bon renoncer à l'amour : personne n'en croit rien ; mais en attendant, elle fait pitié. Les passions sont bien dangereuses & bien ridicules dans certaines gens. Heureux ceux qui n'aiment rien ! Il n'y

(a) La Duchesse de Beauvilliers.

à point de nouvelles. Nous passons notre temps à l'ordinaire à nous ennuyer, & nos Ministres à bâtir des châteaux en Espagne. Les habitans de Dunkerque se préparent à célébrer une fête séculaire : il y a presque cent ans qu'ils ont le bonheur d'être Français, & ils vont s'en réjouir solennellement : cela fera rire les Anglais. Pour moi, je me réjouis d'avoir une amie telle que vous, à qui je puis montrer mon ame toute entiere, & tout dire sans crainte & sans réserve. Venez, que je vous embrasse : mais hélas ! je n'ai pas les bras assez longs, &c.

L E T T R E L X.

A Madame l'Abbesse de CHELLES. (a)

1762.

JE recommande à vos prieres le Roi, la France, & moi, avec tout le reste : le Ciel n'est jamais sourd aux prieres des Saints. On va travailler à la paix ; mais il n'y a que Dieu qui puisse nous la donner. C'est une grace, Madame, que vous êtes digne de demander & d'obtenir. Que vous êtes heureuse d'avoir quitté ce monde bas & méchant ! Il y a de belles Dames qui me

(a) Auparavant Mlle de Rupelmonde.

portent envie , & moi j'envie leur liberté. La raison , les années , le malheur des temps , le mépris , les petites vanités des Cours , qui font pitié quand on les connaît , m'ont jetté dans une mélancolie noire qui me dégoûte de tout. J'ai désiré les grandeurs , & m'en voilà rassasiée. Cependant il me faut porter la joie sur le visage , tandis que j'ai la mort dans le cœur. Mais qu'avez-vous , me dit quelqu'un , vous n'êtes pas contente ? Sire , lui dis-je , je suis fort contente , & en même temps , je suis prête à pleurer , me voyant forcée de dissimuler. Le Roi se souvient toujours que vous étiez l'ornement de sa Cour ; il vous regrette & vous admire : il dit que vous servez à présent un meilleur Maître. Hélas ! je voudrais bien le servir ce meilleur Maître. J'ai dans l'esprit que l'ennui , la tristesse qui m'accablent , font une invitation de sa part : mais je suis faible , & je continue à porter mes chaînes. Je vous salue , Madame , avec le respect & l'affection que mérite votre vertu. Aimez-moi , plaignez-moi , & priez pour moi , &c.

(a)
1762.
i , la
e : le
Saints.
a que
est une
gne de
s heu-
& mé-
ui me

L E T T R E L X I.

Au Duc de NIVERNOIS. 1762.

Vous avez donc vu la Capitale & les nouveaux Romains , comme ils s'appellent : vous aurez de la peine à les aimer. Le Roi George vous a bien reçu ; les Seigneurs vous caressent , & la canaille vous siffle : c'est tout ce que nous avions prévu. Le grand point est de s'attacher au principal : il faut parler au pilote & aux officiers du vaisseau , sans faire attention à la populace qui murmure à fond de cale. L'histoire de votre souper de Cantorbery nous a bien fait rire : cela est juste , la paix n'est pas faite , & votre hôte vous a traité en ennemi. Les Anglais , dites-vous , ont généralement désapprouvé la conduite de cet honnête homme : la réparation est généreuse & suffisante ; mais je ne crois pas que vous soupiez jamais chez lui. On admire vos dépêches ; le Roi est très-content. On est prêt à céder volontiers le Canada aux Anglais : grand bien leur en fasse ! Mais , pour les Isles & Pondichery ; il faut les sauver à quelque prix que ce soit. Quant à la rançon des prisonniers & aux billets du Canada , il n'y aura

pas de difficulté : c'est un petit mémoire de Marchand , qu'il faudra payer aussi-tôt. Je vous prie de ne pas oublier de présenter mes respects à la grande Dame : la bagatelle que je lui ai envoyée , est trop payée par la bonté qu'elle a eue de la recevoir : nous nous recommandons toujours à elle.

Je suis , &c.

LE T T R E L X I I .

A la Comtesse de BASCHU. 1762.

Que dites-vous de l'Archevêque (a) ? N'est-il pas plaisant de venir nous fatiguer de sa bulle & de ses querelles avec le Parlement , tandis que nous sommes dans des inquiétudes mortelles sur le succès de la guerre , ou les négociations de la paix ? C'est comme si on disait à un homme de venir séparer des enfans qui se battent dans la rue , tandis que le feu est dans sa maison. Je suis bien en colere , Madame : de quels charmes voulez-vous parler ? Je croyais d'abord que c'était quelqu'un qui vous regardait , qui avait fourré cette phrase-là pour vous. Hélas ! mes charmes sont partis avant moi. De grace , à l'avenir , mettez

(a) De P....

Beaucoup d'amitié dans vos lettres , & point de complimens.

Il y a de bonnes nouvelles de Londres. Le Duc nous mande que les Anglais favent faire la guerre , mais qu'ils ne favent pas faire la paix. Cependant il faudra faire des sacrifices : ils nous rendent notre sucre & les toiles des Indes ; mais il faudra leur céder nos manchons & toutes les neiges du Canada : grand bien leur fasse ! La perte n'est pas grande , excepté celle de l'honneur , qui nous fait frémir. Nos amis nous ont bien servis.

Il faut , ma chere , que je vous conte une folie. L'Ambassadeur que vous savez (a) m'est venu rendre ce matin une visite , & après les premiers complimens , il s'est écrié : *En vérité , Madame , vous avez de beaux yeux !* Je me suis tournée vers lui , & lui ai demandé gravement s'il parlait à moi. Eh ! à qui parlerais-je donc ! dit-il : ce n'est pas à ma femme. Ce trait m'a fait rire , & m'a donné tant de vanité , que je me suis d'abord habillée en couleur de rose comme une petite fille. Mais voilà par malheur qu'en passant devant une glace , j'ai rencontré un visage maigre de quarante ans. J'ai demandé qui était cette femme-là : on m'a dit que

(a) Le Duc de Bedford,

c'était

c'était moi , & sur cela j'ai quitté ma robe couleur de rose. Mais parlons sérieusement , ma belle Comtesse ; je vous aime avec une tendresse dont je suis quelquefois surprise , & dont je ne me serais jamais cru capable pour une femme. Croyez que c'est le plus grand plaisir de ma vie : *Dolce vita amorosa : perche si tarde nel mio cor venite ?* C'est de mon amitié pour vous au moins que je parle : l'amour ne mérite ni mes éloges ni mes regrets. Ayez soin de votre santé , si vous avez quelque égard pour la mienne. La belle insensible vous salue , & m'a donné un baiser pour vous , &c.

L E T T R E L X I I I .

Au Duc de NIVERNOIS. 1762.

IL faut toujours vous remercier , M. le Duc : vous ne nous envoyez que de bonnes nouvelles , & vos lettres sont charmantes. La politique , qui rend tant d'hommes sombres & jaloux , ne fait que vous rendre plus aimable. Je crois voir la canaille de Londres , avec un air bête , vous regarder comme si c'était le Rhinocéros , & puis vous faire des grimaces. Quant aux honnêtes gens , vous n'avez , dites-vous , qu'à vous

Partie I.

K

en louer ; je n'en doute pas : j'ai connu des hommes de ce pays-là , qui , pour les manières , la politesse , la magnificence & les sentimens , auraient pu nous donner des leçons. Vous avez la modestie de dire que c'est à votre caractère public qu'on fait accueil : point du tout ; j'ose dire que c'est à vous-même : on voit votre mérite , & on l'honore ; voilà ce que vous me forcez de vous dire. Vous avez donc été à la Bourse de Londres , & on vous a hué. Mais pourquoi y alliez-vous ? J'aimerais autant m'aller exposer dans la Forêt noire. La populace Anglaise n'est ni polie , ni aimable : c'est peut-être tant mieux. Il y a des gens qui pensent que si ce peuple le devenait jamais , il cesserait d'être à craindre. Quant à l'objet de votre mission , tâchez , M. le Duc , de votre côté , d'adoucir certains articles , comme la pêche de Terre-neuve , que la France ne saurait accepter à des conditions aussi honteuses. Nous nous en rapportons toujours à votre sagesse & à vos lumières : M. de Choiseul vous seconde ici de son mieux. Cultivez nos amis : je vous prie de leur présenter mes devoirs , &c.

L E T T R E L X I V .

Au même. Octobre 1762.

JE vous remercie beaucoup, M. le Duc, de votre attention & de votre ponctualité à me faire part du progrès de votre négociation. Elle va rapidement, & elle ne pouvait être en de meilleures mains. C'était l'opinion du vieux Maréchal de Bellisle, qu'il n'y avait point de pays au monde, où il fût plus aisé de ferner la division qu'en Angleterre : il faut qu'il y ait toujours deux factions ; il n'en s'agit que d'en gagner une, & vous faites vos affaires pendant qu'elles se déchirent. Il disait aussi quelquefois en riant, que, s'il était assez riche & assez fou pour acheter la couronne d'Angleterre, rien ne serait plus facile que de trouver des Marchands qui la vendraient. Après tout, les Anglais sont de bonnes gens : ils sont actuellement raisonnables, & sincères dans leurs procédés. Le seul obstacle à la paix, l'année dernière, était ce vieux renard de Pitt : il sentait bien qu'elle était nécessaire ; mais il ne voulait pas y avoir part, de peur qu'il ne perdît sa faveur parmi la populace, à qui il jugeait bien qu'elle serait

odieuse , & afin qu'il pût désoler son Roi , quand il jugerait à propos. Cet homme-là est très-habile Ministre sans contredit ; mais il n'en a pas agi avec nous comme un galant homme l'année passée , & je ne fais pas s'il en agit en honnête homme avec sa propre nation. Sa faction est puissante , & il est impossible d'acheter toutes ces gens-là : en pareil cas , il faut se fortifier d'un autre côté.

Il est certain , M. le Duc , que vous vous conduisez avec une adresse infinie : c'est un éloge que vous méritez toujours. Vous aurez dans peu la gloire de conclure la paix la plus nécessaire qui fût jamais : c'est une obligation que le Roi & la France vous auront.

Est-il vrai qu'il y ait beaucoup de prisonniers Français en Angleterre , qui s'y sont mariés , & ont établi des manufactures de batistes ? Examinez cela , s'il vous plaît ; & voyez s'il serait possible de prévenir la perte de tant de sujets du Roi , & d'une branche de commerce importante.

Pour finir , je souhaite que vous passiez aussi agréablement votre temps à Londres , que le Duc de Bedford le fait à Paris : il se réjouit , & paraît fort gai. Sa commission n'est pas embarrassante : il n'a qu'à dire oui , ou non , à ce qu'on lui propose ; ce

qui lui laisse beaucoup de temps pour les amusemens. Les Anglais ne savent pas rire chez eux ; il faut qu'ils viennent en France pour cela. Pour vous, M. le Duc, vous n'avez certainement pas le temps de vous divertir, les affaires vous occupent tout entier : ces soins sacrés qui regardent la patrie, sont les plaisirs des belles ames. Je vous salue de tout mon cœur : j'espere que vous penserez aux petites emplettes que vous avez, & que vous ferez mes civilités à tous nos amis.

Je suis, &c.

L E T T R E L X V.

A la Comtesse de BASCHI. 1762.

L y a quinze jours que je ne vous ai écrit, ma tendre amie, c'est-à-dire, qu'il y a quinze jours que je n'ai pas eu de plaisir ; car à présent je n'en connais guere d'autre que celui de lire vos lettres & d'y répondre. Ayez toujours bien soin de votre santé, & de votre beau visage que je baise tendrement.

Nous avons eu ici le vieux Roi Stanislas : il est toujours gai, quoique dévot. Sa digne fille ne l'imite que dans le second

point, c'est une sainte, dont la vue seule afflige les pauvres pécheurs. Stanislas aime fort les Jésuites, qui dirigent sa conscience & ses revenus : ainsi les voilà en bonnes mains. Cependant, par égard pour son rang, son âge & ses vertus, la proscription de ces honnêtes gens ne s'étendra pas jusqu'en Lorraine : ce bon Prince en mourrait de chagrin, & il est bon qu'il vive encore pour l'exemple des Rois & le bien de ses peuples. C'est une chose étonnante & en même temps fort naturelle, que l'affection que les Lorrains lui portent. Il y a quelques années qu'il avait coutume de se promener par tout le pays dans une caleche : il n'avait qu'un seul Page avec lui dans ces courses, & il s'amusait à fumer avec une grande pipe à la Turque, de six pieds de long. Comme on lui représentait un jour à ce sujet, qu'il exposait sa personne sacrée : *Eh ! qu'ai-je à craindre*, dit-il ; *ne suis-je pas au milieu de mes enfans ?* Voilà, selon moi, un mot sublime, que les Souverains devraient bien méditer. Il ferait à souhaiter qu'ils sentissent comme lui, le bonheur d'être aimés, & méritassent de l'être. Sa bonté lui a acquis le surnom de *Bienfaisant*, qui est, à mon gré, le plus grand & le plus beau des titres pour un Roi.

On n'a pas approuvé ici les lettres qu'il a écrites aux puissances belligérantes , pour leur offrir sa médiation. S'il n'eût pas été si vieux , il aurait bien prévu qu'on la mépriseraient. Un médiateur doit être parfaitement neutre , mais un beau-pere n'est pas censé l'être dans une affaire entre son gendre & ses ennemis. Au reste , cette démarche irréguliere lui fait honneur dans le fond : il ne l'a faite que par amour pour la pauvre humanité , qui est sans cesse le jouet de l'ambition des Princes.

Vous voyez , ma très-chere , que je retombe toujours dans la morale. C'est un sujet que j'aime , & qui me convient pour bien des raisons : vous les sentirez vous-même un jour aussi bien que moi.

La paix est presque conclue , & nous nous en réjouissons comme des joueurs qui , après avoir presque tout perdu , viennent à bout de sauver quelques louis-d'or qui les mettent en état de tenter encore la fortune à la premiere occasion. Adieu , ma belle Comtesse , réjouissez-vous aussi avec nous , & aimez-moi.

.

L E T T R E L X V I .

A la même.

Oui , Madame , j'ai vu quelque chose de la *Nouvelle Héloïse* ; mais je n'ai pas eu la patience d'aller jusqu'au bout. Quelle maufade créature que cette *Julie d'Étanges* ! Combien de raisonnemens & de babils vertueux pour coucher à la fin avec un homme : Je crois que le pauvre Rousseau est un peu fou malgré tout son mérite : il a des idées bizarres , il écrit d'une manière si singulière & si arrogante , que je n'ai pas bonne opinion de sa tête : car la sagesse est simple , unie , douce & sociale. La folie de cet homme est d'être admiré pour sa conduite comme pour ses écrits. Il s'applique à être bizarre , bourru , grossier , avec autant de soin que d'autres à être amusans , gais & polis. Il y a quelque temps qu'ayant appris qu'il était pauvre , je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne œuvre , il fallait user d'artifice , & donner le change à sa délicatesse , ou à son orgueil , comme vous voudrez l'appeller. Je lui envoyai donc quelqu'un , qui lui porta quelques cahiers de musique à copier. Il fit

Pouvrage , dont je n'avois réellement que faire , & on lui compta cent louis pour sa peine. *Non , non , c'est trop* , dit le bourgeois ; *il ne me faut que douze francs*. Il prit donc douze francs , laissa le reste , & se renferma sur le champ dans la caverne pour se caresser & s'admirer soi-même. Vous m'avouerez , ma chere , que voilà un original d'une nouvelle espece. Les anciens Cyniques méprisoient tout , l'or , la table , les plaisirs , & les Rois , pour s'estimer eux-mêmes. Le pauvre Rousseau n'est pas bien éloigné de ressembler à ces gens-là , & n'en est que plus à plaindre. Les Cyniques avoient grand nombre d'admirateurs , & ils avoient quelquefois la satisfaction d'insulter à des Rois qui étoient assez bons pour les aller voir. Mais ce temps passé n'est plus , & je ne crois pas que jamais Jean-Jacques ait le plaisir de dire à Louis XV , *ôte-toi de mon soleil*. Cependant j'admire son éloquence & la force de son style. J'ai fait du bien à des gens qui valaient beaucoup moins que lui , & je l'aurais obligé très-volontiers , s'il l'avoit voulu. Après tout , cet homme-là n'est pas un auteur pour moi : il est trop sombre , toujours grondant , toujours mordant , toujours argumentant , & cela ne me plaît pas. Il me faut une philosophie amiable ,

douce , touchante , sans raisonnemens alambiqués , sans argumens d'avocats , & sur-tout sans mauvaise humeur. N'êtes-vous pas de mon goût !

Ne montrez cette lettre à personne : lisons & jugeons les livres pour nous-mêmes , sans rien prétendre ni rien affecter. Voilà une longue lettre sur des riens ; mais je n'avais rien à vous dire , & j'aime à vous écrire. Je pourrais vous dire que nous allons avoir la paix , que cette paix sera humiliante , que le Comte plaît toujours beaucoup au Roi , & que je vous aime de tout mon cœur ; mais vous savez tout cela. Adieu , mon amie , souvenez-vous toujours de la belle déesse , qui n'est plus ni déesse ni belle , & qui ne s'en soucie guere. . . .

L E T T R E L X V I I .

A la même. 1762.

Vous me parlez toujours du pauvre M....(a) Je le souffre , mais je ne suis pas obligée de l'estimer. Je lui dis quelquefois : » Mon pauvre ami , vous devriez considérer

(a) Le Marquis de Marigni , frere de Madame , autrefois M. Poisson.

« de que vous étiez , plutôt que ce que
 » vous êtes : j'espérais que la vanité vous
 » rendrait un jalant homme , & je me suis
 » trompée. Vous prenez des airs de Grand
 » Seigneur , qui sont insupportables dans
 » ceux qui sont nés Grands Seigneurs , mais
 » ridicules dans un homme comme vous.
 Eh bien ! il écoute tout cela , dit que j'ai
 raison , me remercie , & va de-là se faire
 appeller *Monseigneur* par D... & ses pareils.
 Comme je désespere de le corriger , j'ai ré-
 solu de lui laisser recueillir la haine & le
 mépris de ceux qui ont le malheur de l'ap-
 procher , puisqu'il n'y est pas sensible. Je
 l'appelle aussi quelquefois *Monseigneur* , &
 il ne voit pas que je me moque de lui. Mais
 laissons là ce pauvre homme , & parlons
 de vous , ma chere : vous êtes bonne ,
 vraie , décente ; vous connaissez le monde
 qui vous estime ; tout le monde vous ho-
 nore , vous aime & vous recherche. Con-
 tinuez à vous faire estimer : c'est le seul plai-
 sir solide de la vie , & je tâcherai de le
 partager avec vous. Je m'imagine que les
 belles qualités des personnes que j'aime sont
 aussi les miennes : telle est la délicatesse des
 cœurs qui se chérissent véritablement comme
 les nôtres.

Que vous dirai-je du Duc de B... (a) ?

(a) Bedford.

Nous l'avons reçu comme un ange de paix ; mais cet ange est vieux , & n'est pas aimable. Il m'a rendu visite en cérémonie , & je l'ai reçu sans façon. Il parle assez bien , mais il raisonne assez mal , & ne me paraît pas avoir l'esprit juste : ainsi c'est le meilleur Ambassadeur qu'on pût nous envoyer. La première qualité d'un Ministre public est de savoir bien mentir pour l'avantage de son pays : le Duc ment comme tous les autres ; mais il ne fait pas l'art de bien mentir. On dit encore qu'il aime les pistoles d'Espagne , qu'il ne hait pas les louis-d'or de France , & qu'il a pour règle inviolable de faire d'abord son profit , & puis celui des autres. Je voudrais que cela fut vrai , mais je ne le crois pas : il est assez riche pour pouvoir rester honnête homme. Nos Ministres ont tous les jours des conférences avec lui : il parlait d'abord fort haut. Comme on s'y était attendu , on n'en a pas été épouvanté. En cinq ou six heures de temps on a deviné tous ses secrets , ce qu'il voulait dire , & ce qu'il ne voulait pas dire , sans même qu'il s'en doutât ; de sorte qu'on fait déjà quelles seront les conditions de la paix , comme si elle était déjà faite avec les Rois de la Grande-Bretagne , de France & d'Irlande. Mais à propos de ces beaux titres

titres du Roi George, le Duc de Bourgogne les ayant vus dans un livre, demanda hier à son gouverneur, s'il y avait deux Rois de France, & si son grand-papa avait un collègue. On lui répondit que son grand-papa était réellement Roi de France, mais qu'il y avait un homme qui disait qu'il l'était. Le petit Prince éclata de rire, & trouva que cet autre homme était fort plaisant.

Vous savez sans doute que le pauvre Lally vient d'être arrêté: on l'accuse de concussions, de péculat, & de toutes sortes de crimes: mais on ne l'accuse pas de poltronerie. On va lui faire son procès; je plains tous les malheureux: cependant la justice veut qu'il souffre, s'il l'a mérité. Je suis bien malheureuse aussi, quoique d'une autre manière. La misère publique, dont on m'accuse, la haine de mes ennemis, l'ennui de la Cour, une mauvaise santé qui empire tous les jours, les rides que je commence à appercevoir sur mon visage, & que d'autres ont aperçues avant moi, tout en un mot sert à rendre ma situation aussi triste que d'autres la croient agréable. Cependant je ne suis pas tout-à-fait à plaindre, puisque j'ai une amie, à qui je puis montrer mon ame toute entière, qui me plaint sincèrement, & me console. Qui m'aurait

dit, il y a une douzaine d'années, que j'aurais besoin de consolation ! Adieu, ma très-chère, je vais pleurer, & penser à vous.

Je suis, &c.

L E T T R E L X V I I I.

Au Maréchal de NOAILLES. 1762.

CE que vous m'écrivez au sujet de la présente négociation avec l'Angleterre, n'est peut-être que trop vrai. Elle est accablée presque autant que nous ; elle a une dette énorme & effrayante ; ses richesses ne sont que du papier, & ce qui la soutient, c'est uniquement son crédit, qui commence cependant à baisser. Peut-être que si la guerre continuait seulement encore un an, les Anglais seraient obligés de faire banqueroute, ou de réduire l'intérêt de leur fonds ; ce qui leur ferait également funeste, & nous serions amplement vengés. Je comprends toutes ces raisons, je les approuve, & je vous en suis obligée. Mais le Roi est las de la guerre ; il est le maître, & il faut obéir. Cependant, M. le Maréchal, continuez-moi vos avis ; la singularité de ma situation me les rend nécessaires, & la supériorité de vos lumières me les fait estimer autant qu'ils méritent de l'être.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas venir à la Cour? Vous y trouveriez des amis sinceres , à qui vous seriez utile , & qui à leur tour feraient charmés de vous servir. Considérez d'ailleurs , qu'il est fort incommode de ne pouvoir conférer que par lettres : je ne vous dis pas la moitié de ce que je vous dirais de bouche , & vous ne pouvez m'écrire la moitié des choses que vous pourriez me dire , & que j'ai besoin de favoir. Mais vous aimez votre repos , & votre liberté : hélas ! vous avez bien raison. Je vous envie. Votre fils fera un galant homme digne de vous : mais il n'est pas aussi philosophe que son pere , car il est dans le monde , comme tous les jeunes gens qui ne le connaissent pas , & il veut faire son chemin. Soyez sûr , Monsieur , qu'il y a une certaine personne qui l'aidera de tout son pouvoir , & qui a déjà fait quelque bagatelle pour lui , en attendant mieux.

Mais pour revenir aux Anglais , ne trouvez-vous pas qu'il est bien dur de payer la subsistance des prisonniers qu'ils ont faits sur nous? Il me vient dans l'esprit à ce sujet une comparaison qui me semble juste. Supposé qu'un homme aille voler dans la rue les enfans de son voisin , aura-t-il pour cela le droit de les garder pendant sept ans ,

& puis d'exiger que ce voisin lui paye leur pension , lorsqu'ils lui sont rendus ? N'y a-t-il pas là deux injustices ? Mais par malheur il ne s'agit pas ici de justice : la force a enlevé les enfans du Roi , & la force oblige à payer leurs dépenses. Dieu soit loué de tout ! mais les choses vont horriblement mal dans ce monde , comme difait le philosophe Martin.

J'embrasse toute votre famille : quand m'enverrez-vous la petite Henriette ? Je meurs d'envie de la voir , quoiqu'à chaque fois elle renouvelle mes douleurs , en me rappelant le souvenir de ma chere Alexandrine , qui avait comme elle un bon cœur & un très-beau visage. Hélas ! la mort me l'a impitoyablement enlevée lorsque j'étais sur le point de la marier , & cela en vingt-quatre heures de temps. Que je la hais cette mort , non pas tant pour moi , que pour les personnes que j'aime , & qu'elle m'arrache d'entre les bras ! Si je pouvais faire des vers comme Voltaire , la belle satyre que je ferais contre elle ! mais hélas ! je le fais , fort inutilement.

Je vous prie de bien examiner le mémoire de Dubret : je n'ai fait que le parcourir à la hâte , faute de temps ; mais je crois qu'il y a du bon. Je serais charmée que son pro-

jet fût véritablement utile & possible au commencement de la paix. La France a besoin d'un bon régime pour se remettre. C'est comme un malade qui sort d'une maladie dangereuse , & qui ne saurait trop se tenir sur ses gardes de peur d'une rechûte. Il y a grand nombre de médecins qui adressent tous les jours au Ministère des remèdes qu'ils disent excellens & infailibles : mais nous craignons les charlatans & les empiriques. Vous , Monsieur , qui connaissez si bien la maladie de l'État , fournissez-nous des remèdes bons & sûrs ; ou du moins aidez-nous à rejeter les mauvais & à les connaître. J'attends une lettre , & je la veux bien longue pour mon plaisir & mon instruction. Adieu , Monsieur ; soyez persuadé que personne ne vous estime plus que moi.

Je suis , &c.

L E T T R E L X I X .

A la Comtesse de BASCHI. 1762.

ENfin , après six semaines de conférences , de complimens & de patience , on a conclu les *Préliminaires* de la paix ; & tout le monde est dans la joie : car cette guerre

était un horrible fardeau. Le Roi revenait de la chasse , lorsqu'on les lui a présentés. Il les a signés encore tout botté , en disant qu'il n'avait jamais rien signé avec plus de plaisir. Je crois pourtant que la paix de 1735 , par laquelle il gagna la Lorraine , était plus agréable à signer : mais peut-être ne s'en souvient-il plus. Sa bonté d'ame paraît bien ici , & son amour pour son peuple ; car il ne trouve d'autre avantage à la paix que celui de soulager son peuple : mais c'est beaucoup pour un bon Roi. N'admirez-vous pas cette singulière conformité entre la fortune de cet excellent Prince & celle de Louis XIV ? Ils ont tous deux été heureux , craints & respectés de toute l'Europe pendant plus de quarante ans ; après quoi ce n'a plus été qu'un long & déplorable enchaînement de calamités , de pertes & de misere. Quels temps , hélas ! Aurais-je jamais cru vivre assez pour voir *Louis le bien-aimé* devenu un objet de pitié , à qui un vainqueur arrogant accorde la paix comme une grace ? Un soldat , qui servait dans la dernière guerre sous le Maréchal de Saxe , répondit un jour à des étrangers qui lui demandaient quel était son pays : *J'ai l'honneur d'être Français*. Qui oserait en dire autant aujourd'hui ? Cependant tout le monde

est en l'air au sujet de ces *Préliminaires* : tout le monde s'embrasse , se caresse , se félicite : j'ai peur que la joie ne nous rende fous ; comme la douleur nous a rendu misérables.

Hier la petite Marquise , que vous savez , courut chez moi toute essoufflée , toute suante , toute palpitante. Est-il vrai , Madame , me dit-elle , que la paix soit faite ? Non , Madame , lui dis-je , mais elle se fera. Eh quand , Madame , reprit-elle , pour l'amour de Dieu , quand se fera-t-elle ? Je lui demandai quel intérêt si vif elle prenait à la paix. Elle se mit à rougir & à faire l'enfant. Enfin je la pressai , & découvris qu'il y avait un homme aimable à l'armée , à qui elle voulait beaucoup de bien , & qu'elle haïssait la guerre & aimait la paix de tout son cœur à cause de lui. Voilà un échantillon de nos belles patriotes.

J'irai demain à *Belle-vue* , & j'espère que vous viendrez me voir. Je serai seule au milieu de la foule , & ne verrai que vous , parce que vous valez mieux que tout le reste. Je vous prie de donner pour moi deux cens louis à la petite La Vergue : j'aime cette fille-là pour ses bonnes mœurs & son esprit : je lui ferai toujours du bien , si elle continue à le mériter. Mais il ne faut pas

qu'elle sache que cela vienne de moi : par-là nous éviterons la vanité l'une & l'autre. Je me porte bien , mon frere aussi ; & vous aussi , à ce que j'espere. Adieu , il y a long-temps que je n'ai été d'aussi bonne humeur qu'à présent , à cause de cette paix qui doit réjouir tout le monde , & parce que je m'attends à vous embrasser dans peu.

Si vous voyez ce gros cochon de N... grondez-le bien pour moi. J'ai appris qu'il avait été fort gai dans un certain endroit. Je voudrais bien savoir si un loyal chevalier doit rire dans l'absence de sa Dame. Quelle horreur ! Manger une omelette brûlante sur le derriere nu d'une pauvre fille ! Cette aventure a transpiré malgré toute sa finesse , & on convient généralement que c'est une foie mauvaise , & fort cruelle plaisanterie. Nous connaissons ici son complice. Ils ont , dit-on , donné cinquante louis à cette fille : c'est quelque chose , mais ce n'est pas assez pour le martyre qu'elle a dû souffrir. Il faut avouer que le monde est quelquefois bien fou & bien méchant. Les femmes veulent aussi commencer à donner des scenes. Des Dames qu'on m'a nommées , revenant de la campagne la semaine dernière , se sont arrêtées dans une hôtellerie pour se rafraîchir ; & s'étant mises à boire , elles ont

cassé , dans leur belle humeur , les verres & les vitres pour imiter un peu le tapage des hommes. Quelles femmes ! Adieu , encore une fois. Est-ce que vous ne me dites pas de finir ?

Je suis , &c.

L E T T R E L X X.

A la même. 1762.

LE plaisir que j'ai eu de vous voir a été bien court , ma chere Comtesse : je ne fais d'autre moyen de le rappeler & de me consoler que celui de vous écrire. Vous savez que nous étions aussi transportés de la conclusion des *Préliminaires* , qu'un pauvre mourant , à qui son médecin annonce qu'il lui sauvera la vie : mais voici bien d'autres nouvelles. Les Anglais , c'est-à-dire les marchands & le petit peuple , jettent feu & flammes : ils parlent de pendre le Ministre qui osera faire la paix , le Ministre qui la négociera , & le Ministre qui l'approuvera. Le pauvre Duc de B... (a) fait pitié ; il tremble à l'idée seule de la réception qu'on lui fera à son retour. Mais , dites-vous , le Roi d'Angleterre n'a-t-il donc pas le pouvoir de finir la guerre , & de faire

(a) Bedford,

la paix , quand il juge à propos ? Pardonnez-moi , Madame , il a ce pouvoir. Qu'est-ce que ce pauvre B... a donc à trembler ? Madame , vous êtes bien ignorante : est-ce que vous ne savez pas qu'en Angleterre il y a un Roi qui loge à St James , sept ou huit cens autres Rois qui s'assemblent au Parlement , & sept ou huit millions qui habitent les Villes & la campagne ? Quand le Roi de St James fait quelque chose qui déplaît aux autres , ils commencent d'abord par murmurer , par écrire , par cabaler ; puis ils pendent ses Ministres , & lui coupent la tête à lui-même , ou le chassent , s'ils peuvent. Le même homme qui lui baise la main aujourd'hui pour obtenir une place , lui fera demain la guerre s'il lui en refuse une seconde , en protestant toujours qu'il agit pour le bien public. Vous voyez donc , Madame , qu'il n'est pas aussi facile de finir la guerre que de la commencer , dans ce pays de la rate & de la liberté. Cependant je croic que l'ouvrage est trop avancé pour le laisser là : nous avons beaucoup d'amis à la Cour de Londres & au Parlement ; il faut qu'ils achevent. J'écris donc à la belle Dame , qui aime tant la paix , de ne pas perdre courage & de se consoler.

On prit hier le plus beau cerf du parc de

Fontainebleau , & mon chevalier vint me présenter à genoux le morceau d'honneur. Je reçus cette galanterie avec un air de Reine , comme un hommage naturel rendu à ma beauté ; car je me croyais jeune & jolie : mais aujourd'hui je ne le crois plus. Dites à Madame de L... que je la verrai avec plaisir : j'ai déjà oublié la malice qu'elle m'a faite , mais non pas son mérite , que je considère avant toutes choses : car il faut être juste ; cela vaut mieux que de se fâcher. Je vous embrasse : ne voulez-vous pas me faire une nouvelle surprise agréable ?

L E T T R E L X X I .

A la même.

Vous n'aviez pas besoin , ma chere amie, de recommander le Marquis : tout le monde l'estime. Je n'ai jamais connu de tête plus claire , ni plus propre aux affaires. Mais il ne faut pas oublier de vous dire que j'ai penté hier casser la mienne. Il s'agissait de passer une porte : une Dame voulait que je passasse la premiere , & moi je ne le voulais pas. En reculant au milieu de cette belle dispute , ne voilà-t-il pas que mon pied s'embarraße dans ma robe , & je tombe sur

le front ? J'en suis pourtant quitte pour une petite bosse , qui est une glorieuse marque de ma politesse. On jouera bientôt ici *Esope à la Cour* : ne voulez-vous pas y venir ? Nous avons dans cette Cour quantité d'hommes qui sont à la vérité aussi laids qu'*Esope* , mais très-peu qui soient aussi sages. Je voudrais que cela pût les corriger , ou du moins les rendre plus modestes. La Reine parla hier de vous , & demanda de vos nouvelles : elle a beaucoup d'estime & d'amitié pour toutes les personnes qui vous ressemblent. Cette bonne Princesse est sans contredit la *femme forte* , dont parle ce Roi Juif qui aimait tant les femmes : elle souffre sa vieillesse , ses infirmités , ses chagrins (car elle en a) avec un courage que j'admire & qui m'étonne. Je vois par son exemple , que la vraie dévotion est bonne à quelque chose. Le Roi vit toujours avec elle , comme un honnête homme vit avec une femme qu'il estime ; il est pénétré de sa vertu , & je crois que s'il lui survit , il la regrettera sincèrement. Vous dirai-je encore ce que vous savez , que le Dauphin ne m'aime pas ? Il m'en donna hier une nouvelle preuve. Il passait dans la galerie , & nous nous trouvâmes face à face auprès de la porte : je lui fis une profonde révérence , mais il détourna

la tête en faisant la grimace. Sa haine m'afflige beaucoup , fans me rendre injuste. Ce Prince a de grandes qualités , un bon cœur , & peut-être trop de dévotion : mais sur cela je m'imagine que le trop vaut mieux que le trop peu. Une chose en quoi je l'admire le plus , c'est son attachement pour le Roi ; il l'aime tendrement , & c'est peut-être le seul héritier qui verserait des larmes sinceres à la mort de son pere. Ces vertus sont rares , mais elles sont belles.

J'examine quelquefois ma conscience , & quand j'y trouve un respect sincere & naturel pour le bon & le vrai , il me prend des tentations de m'estimer un peu. Je sais que cela ne suffit pas , & que la vertu consiste en quelque chose de plus que les sentimens. Cependant j'espere qu'à force de l'aimer & de la desirer , elle me viendra. Me voilà encore , comme vous voyez , dans la morale : jamais je n'ai tant fait de réflexions qu'à présent ; c'est un effet naturel de l'âge. Si elles vous ennuyent , passez-les ; mais aimez-moi toujours. Adieu , ma très-chere , embrassez-moi sur cette joue , puis sur l'autre : bon soir , je vais me coucher & rêver à vous.

Je suis , &c.

L E T T R E L X X I I .

A M. l'Archevêque de Paris.

J' Ai reçu votre lettre , Monseigneur : elle m'a surpris & affligé. On se plaint ici que le Clergé fait trop de bruit sur des riens : je fais au moins qu'il tourmente cruellement le Roi. Je souhaiterais que certains Prélats , au lieu de se regarder comme des Peres de l'Eglise , & de faire des mandemens que le Parlement brûle & que la nation méprise , voulussent au contraire nous donner l'exemple de la modération , de la modestie & de l'amour de la paix. Je veux croire que vos billets de confession sont une chose excellente ; mais la charité vaut encore mieux. Je vous parle ici dans l'amertume de mon cœur, que ces querelles m'affligent , parce qu'elles affligent le meilleur des Rois , & scandalisent tout le Royaume : si je me trompe cependant , je prie Dieu de m'éclairer. Mais en même temps je voulais m'expliquer une bonne fois avec vous. Pour vos Jésuites , il faut les abandonner à la justice des Parlemens. Un homme qui les connaît bien , me disait hier qu'ils n'ont jamais rien fait de bon que d'apporter le quinquina du Perou ,

& que leur Societé a été le fléau des Rois & des Etats qui les ont soufferts. Il me serait impossible de les servir : mais quand même je le pourrais, je ne le voudrais pas ; je vous le dis tout net. Il paraît qu'ils ont mérité d'être détruits ; eh bien ! qu'on les détruise. Je vous prie donc , Monseigneur , de ne me plus parler de cette affaire , & de laisser le Roi en paix : souvenez-vous que vous êtes sujet , avant d'être Evêque. Cependant vous êtes aussi mon Pasteur , & je vous demande votre sainte bénédiction.

P. S. Je reçois dans ce moment un gros paquet de lettres. Ce sont des Evêques qui me prient d'employer mon crédit en faveur de la Société. Je vois par-là qu'il y a dans le Royaume une ligue presque générale du Clergé pour la sauver , tandis que presque tous les séculiers s'unissent pour la perdre , & cela avec raison. Je vais prier aussi ces Evêques de me laisser tranquille , & de me donner leur sainte bénédiction.

L E T T R E L X X I I I .

Au Duc de BROGLIE.

Vous vous moquez de moi , M. le Duc ; avec vos complimens. J'étais fort touchée

de votre disgrâce , & je murmurais tout bas de voir un galant homme mal avec son Prince , tandis que tant de petits hommes bas & rampans levent fièrement la tête, & se croient quelque chose parce qu'ils sont heureux. Le Roi était fort prévenu ; mais à la fin il a ouvert les yeux sur votre mérite, & sur la lâche envie de vos ennemis. Il est vrai que j'ai dit sur cela un petit mot , qui n'a peut-être pas fait de mal : voilà toute l'obligation que vous m'avez , ou plutôt que je vous ai : car mon devoir & tout mon plaisir font de servir le mérite opprimé. Tous les étrangers que je vois , ne se lassent pas de parler de vous avec les plus grands éloges , sur-tout l'Ambassadeur d'Espagne , qui se connaît très-bien en hommes. Je suis bien fâchée que votre ami nous ait quittés pour aller en Danemarck : on lui a donné quelque sujet de mécontentement , & on commence à s'en repentir. Que deviendra donc la France , si l'on dégoûte les seuls hommes qui puissent lui faire honneur & la défendre ? Cependant il y a encore du remède à cela , s'il ne s'est pas engagé trop avant : on n'est pas éloigné de le satisfaire. Pour revenir à vous , M. le Duc , je vous le répète , je suis ravie de vous revoir parmi nous , favorisé , honoré & content : mais ne m'en remerciez pas davantage.

L E T T R E L X X I V .

A M. d'ALEMBERT.

Vous m'avez fait plaisir en me faisant part de votre résolution au sujet de ce voyage chez les Barbares. Vous méprisez & refusez avec politesse des offres magnifiques , qui auraient ébloui la plupart des autres. Cette conduite est noble & généreuse : tout le monde l'approuve. Il est plus beau à un philosophe de jouir en paix , au sein de sa patrie & dans la médiocrité , de la réputation qu'il a acquise par les travaux , que d'aller chercher ailleurs des biens & des honneurs qui , après tout , ne le rendraient pas plus heureux. J'ai lu quelque chose de votre ouvrage sur les Jésuites , & je le trouve aussi bien écrit qu'il est fort & bien raisonné. Ces gens-là ont sans doute mérité leur disgrâce , & il me semble qu'on les traite encore avec indulgence. Je suis étonnée que votre ami Voltaire se taise à leur sujet , lui qui fait de si belles choses sur tous les événemens qui se présentent. Je vous répete en finissant , que tout le monde loue & admire votre conduite , qui mérite d'être récompensée , & qui le sera.

Je suis , &c.

M 3

L E T T R E L X X V .

A M. de VOLTAIRE.

JE vous remercie beaucoup du livre que vous m'avez envoyé : tout y est beau , tout y est vrai ; & vous êtes toujours le premier homme du monde pour bien écrire , & pour bien penser. Vous avez grande raison de prêcher la tolérance ; mais les ignorans ne vous entendront pas , & les hypocrites ne voudront pas vous entendre. Quand on me parla de l'exécution du malheureux Calas , je croyais d'abord que cette scene s'était passée parmi les Cannibales : mais on m'a dit que cela venait d'arriver parmi les sauvages de Toulouse , dans une ville où la sainte Inquisition a été fondée ; & je n'en fus pas étonnée. J'ai lu quelques morceaux de votre ouvrage au Roi , qui en a été touché. Il est bien résolu de venger & de réhabiliter la mémoire de cet innocent vieillard : pour moi , je ne ferais pas fâchée qu'on envoyât ses juges aux galeres. On dit que cette bonne ville de Toulouse est fort dévote : Dieu me préserve d'être jamais dévote de cette maniere.

Pour revenir à vous , mon cher Monsieur ,

peut-on écrire encore avec tant de feu & de génie à votre âge ? Continuez à instruire les hommes ; ils en ont bien besoin : pour moi , je continuerai à vous lire & à vous admirer. On a eu l'insolence de m'adresser l'autre jour des vers très-injurieux pour le Roi & pour moi. Un homme voulut m'assurer que c'était vous qui les aviez faits. Je lui soutins qu'ils ne pouvaient être de vous , parce qu'ils étaient mauvais , & que je ne vous avais jamais fait de mal : vous voyez par-là ce que je pense de votre génie & de votre justice. Je pardonne volontiers à mes ennemis ; mais je ne pardonne pas si aisément aux ennemis du Roi , & je ne serais pas fâchée que l'auteur de ces beaux vers passât quelque temps à Bicêtre , pour pleurer ses péchés , ses calomnies & sa mauvaise poésie.

Est-il vrai que vous avez été dangereusement malade , & que vous avez reçu les sacremens avec une dévotion exemplaire ? J'appris cette première nouvelle avec douleur , & la seconde avec plaisir ; parce qu'elle confirme la bonne opinion que j'ai toujours eue de vous sur le fait de la religion. Cependant vous avez beau faire , vous ne fermerez jamais la bouche à vos petits , mais dangereux ennemis. M. d'Argouffe disait à ce sujet : *Ah ! le vieux pécheur , il ne croit ja*

mais en Dieu que quand il a la fièvre. Pour moi , je le grondai beaucoup , lui disant qu'il n'y avait dans ce discours ni vérité ni charité. Adieu , Apollon ; les bonnes nouvelles que j'apprends de votre santé , me sont très-agréables : ma joie serait complète , si je pouvais vous être utile à quelque chose , & voir la France plus heureuse.

L E T T R E L X X V I .

A la Comtesse de BASCHI.

JE vis hier , ma belle Comtesse , les tableaux exposés au Louvre : j'y trouvai mon visage en plusieurs endroits , & pas un ne me plut. J'avoue , en toute humilité , que ce n'est pas la faute du peintre : je suis seulement venue au monde trop tôt. Un visage de quarante ans est bien différent d'un visage de dix-huit ; & quelque force d'ame qu'on ait , on ne pense pas à cela sans dépit. Je tiens en général pour maxime , qu'une belle femme craint moins la mort que la perte de sa jeunesse : quiconque foutient le contraire , ment , ou n'est qu'une bête.

A propos , j'ai reçu la visite de la petite femme du nouveau Financier. Elle m'a fait mille amitiés avec cet air grossièrement bon

& sincere que j'aime tant. Le nouveau Ministre se pique d'être honnête homme : hélas ! ils le sont tous pendant vingt-quatre heures. Il a commencé sa réforme par les culottes du Roi , à qui il demanda hier , combien il pouvait en user de paires par an. Mais , dit le Roi , comme je suis souvent à cheval , je crois que j'en use bien une en trois jours. Cela ne monte en tout qu'à environ dix douzaines , dit le Contrôleur : eh bien ! voici le mémoire des culottes qu'on a mises sur le compte de votre Majesté pour l'année dernière ; il y en a seulement 900 paires. Ce galant homme alla ensuite chez Mesdames de France , & tira de sa poche quelques paires de gants blancs , en leur demandant comment elles les trouvaient. Ils sont fort beaux , dirent les Princesses. Fort bien , reprit le Contrôleur : ils ne me coûtent que vingt sols la paire ; les vôtres en coûtaient cinquante : j'aurai l'honneur de vous en fournir à l'avenir. Vous voyez , ma chere , que cet homme commence bien ; mais il y a de plus grandes réformes à faire que celle des culottes , ou des gants. On tâche de faire des emprunts : mais les Français n'ont rien à prêter , & les Etrangers ne le veulent pas. Notre crédit est perdu : il n'y a plus d'hypotheques , ni de fonds libres

pour la sûreté des prêteurs. Laval disait hier qu'un Général Portugais ayant besoin d'argent , s'adressa à des marchands qui lui prêteraient deux cens mille pistoles sur sa barbe. Je ne fais combien d'estime les Hollandais , par exemple , ont pour la barbe du Roi ; mais je suis bien sûr qu'ils ne voudraient pas prêter vingt ducats sur ce gage. On parlait il y a quelque temps de pendre les fermiers généraux : mais ils ont de puissans amis , qui disent qu'ils sont les colonnes de l'Etat ; d'autres disent qu'ils soutiennent l'Etat , comme la corde qui soutient un misérable au gibet : qu'en pensez-vous ? Ce qu'il y a de certain , c'est que nous sommes dans l'abjection & dans la misère. Autrefois on haïssait la France , mais on la craignait : à présent on la hait & on la méprise. Quoique les femmes soient en général fort indifférentes sur les affaires publiques , je ne puis , ni ne dois l'être : voilà pourquoi mes lettres ont presque toujours un mauvais air de politique , qui serait fort ennuyeux pour tout autre que pour vous.

Il ne faut pas oublier de vous dire que la petite vérole fait ravage ici depuis quelque temps : elle a tué vingt personnes en quinze jours , & en a défigurés cinquante autres. **Gardez-vous donc bien d'apporter à présent**

votre beau visage ici : j'aimerais presque
 autant vous voir morte que vous voir laide.
 Je vous embrasse , ma tendre amie ; tâchez
 de vous consoler de ne me pas voir ; & si
 vous trouvez ce secret , ne manquez pas de
 m'en faire part

Adieu , &c.

L E T T R E L X X V I I .

A la même.

JE tremble encore de la nouvelle que je
 m'en vais vous dire. On a trouvé un garde
 du corps couvert de sang & de blessures dans
 son poste. Eh ! qui l'a mis dans cet état ,
 dites-vous ? Patience , Madame , & écou-
 tez-moi. On s'approche de lui , on le ques-
 tionne , on lui demande quels sont ses af-
 fassins. Il répond que c'étaient deux hommes
 de mauvaise mine qui voulaient forcer le
 passage , & pénétrer dans l'appartement du
 Roi. Cette aventure a paru bien étonnante ,
 & a répandu l'alarme par-tout. On l'a en-
 core interrogé , & à la fin on a découvert
 par ses réponses , que son assassin était lui-
 même. Il faut maintenant vous dire quels
 étaient les motifs de ce pauvre homme. Il
 comptait qu'en se donnant cinq ou six coups
 de couteau dans des endroits peu dangereux ,

tout le monde conclurait que la vie du Roi avait été en grand danger , qu'on admirerait & qu'on récompenserait son courage & sa fidélité. Mais il se trompait : on a jugé cette affaire singulière d'une si grande importance , par les suites fâcheuses qu'elle aurait pu avoir , qu'au lieu d'une récompense il recevra sûrement la mort. Tous ses camarades sont enragés de cette infamie. Pour moi , je pense que cet homme était fou , & qu'il ferait peut-être de pendre un fou au lieu de l'enfermer aux petites-maisons. Mais d'autres pensent tout autrement , & ils sont les maîtres. (a)

L'écrin que vous m'avez envoyé , est charmant : je m'amuse à le remplir , quoique je n'aie déjà que trop de ces magnifiques bagatelles , qui ne sont utiles qu'à la vanité. Je l'aimerai cependant , parce qu'il vient de vous. Mais à propos d'aimer , c'est votre fille que j'aime plus que votre écrin : beaux traits , beaux yeux , belle taille & bon cœur. Elle a une foule d'admirateurs , dont elle ne paraît pas faire grand cas ; & je l'en estime davantage , car il est difficile de lui plaire & de la mériter. Il y a pourtant un jeune homme riche , aimable & d'une grande maison , qui pourrait lui

(a) Le pauvre Latouche fut pendu.

convenir.

Convenir. Je ne pense pas même qu'elle le voie avec la même indifférence que les autres ; car elle est toujours fort sérieuse & fort réservée avec lui. C'est là un symptôme de la maladie amoureuse , autant que je puis m'en ressouvenir. Si ce parti ne vous déplaisait pas , j'ai dans l'esprit qu'il ne serait pas difficile de faire un mariage. C'est la folie des vieilles femmes de faire des mariages , & vous voyez par mon humeur , que je suis presque du nombre. Je m'en console assez aisément , sur-tout parce que je vous aime : le plaisir solide de l'amitié dédommage bien les turbulens délices des passions. Adieu , ma chere ; aimez-moi toujours bien de votre côté.

L E T T R E L X X V I I I .

A la même.

Aussi-tôt que vous aurez lu cette lettre , je vous prie , ma très-chere amie , de faire mettre les chevaux à votre carrosse , & d'aller chez la Marquise de Laval. C'est encore une emplette : est-ce que je ne serai jamais lassé de faire des emplettes ? Dites-lui donc que je l'aime beaucoup , & que je la prie de songer à ce qu'elle fait bien , tandis

Partie I.

N

qu'il est encore temps. Elle vous dira ce que c'est ; mais ne me grondez pas , si vous désapprouvez cette dépense. Le maigre Ambassadeur va nous quitter ; & personne , à ce que je pense , ne le regrettera , excepté son boucher & son tailleur : il n'a ni l'esprit , ni la personne aimable. Le Roi lui donnera son portrait : on ne fait pas encore qui lui succédera.

Est-il vrai que le Comte va aux eaux de Plombières ? Le pauvre homme ! je le plains s'il en a besoin , & encore plus si cela n'est pas. On va dans ces endroits-là , plus souvent par plaisir que par besoin. Vous connaissez un certain M. le Riom : eh bien ! il y a dépensé cinquante mille écus de rente. C'est une bonne leçon : mais qui est-ce qui profite des bonnes leçons ? Faites donc tous vos efforts pour rompre ce voyage , s'il n'est pas absolument nécessaire. Le gros bœuf est bien malade ; on espère qu'il mourra : il vit trop long-temps pour sa pauvre famille & les honnêtes gens. Savez-vous que la grosse Duchesse est arrivée , celle qui court seule route l'Europe comme un grenadier ? En vérité la nature s'est trompée en la faisant , car c'est un homme que cette femme-là. Elle vit le Roi hier , qui lui demanda des nouvelles de ses voyages , & si Londres était

plus beau que Paris. » Sire, dit-elle, il n'y
 » a pas de belles maisons à Londres ; mais
 » il y a quantité de belles rues, & de beaux
 » visages, sur-tout parmi les femmes.
 Elle part bientôt pour l'Allemagne qu'elle
 a déjà vue deux fois, & elle nous promet
 une relation de ses voyages. Cela sera cu-
 rieux. Je suis obligée de finir ici. Donnez-
 moi pourtant un baiser ; je vous en rendrai
 mille, &c.

L E T T R E L X X I X.

A la même.

JE suis bien fâchée contre vous. Je vous
 attendais cette semaine : pourquoi n'êtes-
 vous pas venue ? Si vous saviez l'ennui qui
 me dévore le cœur dans ce *paradis terrestre*,
 comme les ignorans l'appellent, vous vien-
 driez me voir, sinon par inclination, du
 moins par charité. Il n'y a pas d'homme
 qui soit aimable que le Roi : tous les autres
 font pitié : pour les femmes, je n'en veux
 rien dire ; cependant tout le monde les
 court. La galanterie est la folie des Fran-
 çais : les autres Nations savent aimer. Mais,
 en parlant d'aimer, je crois que votre fille
 en tient : la pauvre petite ne fait pas ce que

je veux dire ; c'est l'innocence même. Elle est devenue tout-à-coup sérieuse , grave ; & souvent je lui vois des yeux qui paraissent avoir pleuré. Au reste , le jeune homme que je soupçonne a du mérite , & ne me déplaît pas. Je regarde votre famille comme la mienne : avouez que l'amitié est une belle chose, puisqu'elle met , pour ainsi dire , la même ame en deux corps.

La pauvre Ville de Dunkerque a envoyé ici des députés pour faire des représentations inutiles au sujet de la démolition de son port : il faut que le traité de paix s'exécute : quelle pitié ! Les Anglais parlent déjà de guerre : les uns parient qu'elle se fera en six mois , d'autres en un an. C'est l'usage de ce peuple fou ; on parle au lieu de raisonner. Mais , voici des nouvelles effrayantes qu'on a lues dans les papiers Anglais. Il faut donc que vous sachiez , Madame , que l'Empereur hait les Français à la mort ; qu'il veut ravoïr la Lorraine sans rendre ce qu'il a reçu à sa place : il doit encore conquérir l'Alsace & les trois Evêchés , comme des anciens domaines de l'Empire. Son armée est déjà en campagne : elle est auprès de Treves , où sans doute elle est tombée des nues : & tout cela va fondre sur la pauvre France au printemps. Voilà , Ma-

dame , ce que les Anglais écrivent , & ce qu'ils croient : cependant ils se disent sages & raisonnables.

Il semble qu'ils auront beaucoup de peine à se bien établir au Canada ; les sauvages aiment toujours les Français , & font à leurs nouveaux maîtres tout le mal qu'ils peuvent : je ne crois pas qu'il y ait de Nation qui possède si bien l'art de se faire haïr que les Anglais. Tant mieux : ils seraient trop dangereux , s'ils étaient encore aimables.

J'ai presque envie de vous aller surprendre un de ces jours ; mais ne m'attendez pas , car ce ne serait plus une surprise. Mon Dieu , le beau temps. Que n'êtes-vous ici pour m'aider à le trouver encore plus beau ! Adieu.

L E T T R E L X X X .

A la même.

VOS réflexions sur l'amitié sont excellentes , & mériteraient d'être imprimées pour votre honneur & l'instruction des autres. Les hommes disent qu'il est impossible que des femmes s'aiment sincèrement. Ils mentent : notre exemple seul prouve le contraire.

Oui certainement , j'ai vu le Comte de G... (a) : c'est un homme qui parle mal , mais qui pense bien. Il est magnifique en tout , & on en veut faire un Ambassadeur. C'est une chose curieuse de voir avec quelle ardeur nos courtisans demandent qu'on leur permette de s'aller ruiner dans les Ambassades : j'admire ici les bons effets de la vanité. C'est une folie particuliere à la noblesse Française : ailleurs on fert , mais on se fait bien payer ; mais chez nous on paye pour servir ; peut-être cet esprit est-il utile à un Etat. Ce Comte donc part bientôt ; il a sollicité l'honneur d'être mon correspondant, & je lui ai accordé cette grace : ainsi nous aurons des nouvelles. Mais à propos de nouvelles , je me promenais hier seule avec notre petite fille dans mon parc ; il était presque nuit , & nous vîmes des choses effrayantes. D'abord il nous apparut un grand fantôme blanc : c'était mon jardinier qui était en chemise. A vingt pas de là nous aperçûmes un géant tout noir : c'était un grand arbre dépouillé de ses branches. Un peu plus loin nous entendîmes des cris épouvantables : c'étaient les enfans du Suisse , qui s'amusaient à faire du tapage. Voilà, ma chere,

(a) Guerchi , depuis Ambassadeur à la Cour de Londres.

quelles furent nos frayeurs : la plupart des craintes des hommes ne sont guere moins ridicules.

Est-il vrai que la place de Louis XV soit aussi belle qu'on le dit ? Je n'ai pas eu le temps de la bien voir. On va la dédier ; mais c'est au milieu des victoires qu'il faudrait faire de pareilles cérémonies. Est-il vrai que le petit Duc s'est avisé de me haïr , & de mal parler de moi ? Voilà donc encore un ingrat qu'il faudra mettre dans ma liste. Est-il vrai que vous m'aimez toujours ? Cette amitié me suffit ; & malgré le torrent de haines , d'impertinences & d'horreurs que j'essuye tous les jours , si vous me restez fidelle , je ne ferai pas à plaindre. Recevez , ma chere , le baiser le plus tendre de votre amie.

Je suis , &c.

L E T T R E L X X X I.

A Madame de NEULLI.

JE viens d'apprendre votre querelle avec la fiere Duchesse. Elle a tort , & vous n'avez pas raison. Il faut avoir de la complaisance & des égards dans le monde , sans quoi la vie est un pesant fardeau pour nous & pour

les nôtres. Chacun a ses faiblesses , & les femmes sur-tout : supportons réciproquement nos défauts , ou retirons-nous dans les bois , si nous ne pouvons pas vivre avec les hommes. La Duchesse est fiere , prompte & étourdie ; mais elle a le cœur bon , & je crois que sa faute est involontaire. Je veux absolument vous réconcilier , & vous faire embrasser : ces petites guerres de femmes sont toujours ridicules , & font rire les hommes , qui en pareil cas se coupent bravement la gorge sans s'amuser à crier & à disputer.

Le Nonce doit faire son entrée cette semaine : j'y enverrai la petite St Ives , qui est fort curieuse de voir ces petites choses. Voulez-vous bien , ma chere Dame , vous en charger , & me la ramener ensuite à Belle-vue , où nous passerons la soirée aussi agréablement que des femmes peuvent faire. J'ai vu hier le petit Comte ; il est bien joli ; il me fait toujours souvenir de ma pauvre Alexandrine , qui avait beaucoup de son air. Je vous salue de tout mon cœur : aimez tout le monde , & ne vous fâchez contre personne : car la colere est fort mauvaise pour la santé.

Je suis , &c.

L E T T R E L X X X I I .

A la Comtesse de BASCHI.

UN des grands agrémens de ma situation est d'être obligée de faire politesse & bon visage à des personnes que je hais , ou qui me haïssent. J'ai reçu ce matin la visite de la petite Duchesse. Ah ! quelle affommante créature ! Comme elle grasseye , comme elle languit ! On dirait qu'elle n'est au monde que pour avoir des vapeurs , & se regarder au miroir. Il m'a fallu essuyer mille complimens extravagans de cette femme-là , entendre mille impertinences , & recevoir mille fausses caresses. J'éprouve de plus en plus que la bonne compagnie est détestable : venez bientôt m'embrasser & me consoler. Il est étonnant de voir avec quel soin nos femmes étudient l'art de plaire , qui ne peut leur convenir que dix ou douze ans tout au plus ; tandis qu'elles négligent leur esprit , qui doit leur servir toute la vie. Celle-ci s'imagine qu'elle n'a été créée que pour être belle , & pour avoir des aventures. Vous , ma chere , qui êtes belle avec modestie , & qui plaisez sans chercher à plaire , continuez de donner à notre sexe l'exemple de la sagesse & du bon sens , & aimez toujours ceux qui vous aiment.

Je suis , &c.

L E T T R E L X X X I I I .

A la même.

JE connais donc enfin Madame la Maréchale. Je cherchais une amie , & n'ai trouvé qu'une intrigante sans esprit & sans modération. Elle a voulu me détruire : je lui pardonne , & ne lui ferai d'autre mal que de la mépriser & de l'éviter. Ma situation est bien malheureuse ! Je ne puis connaître mes amis , ni mes ennemis : ils ont tous les mêmes égards extérieurs , la même politesse & le même langage. Ah ! que je hais ce monde bas & flatteur ! J'aimerais bien mieux l'honnête franchise des sauvages , qui aiment ou haïssent ouvertement. Parmi nous , on rampe , on caresse , on embrasse ceux qu'on veut perdre ; & tout cela s'appelle le bel usage du monde chez les peuples civilisés. Vous , ma chere , vous êtes presque la seule qui me consoliez de toutes ces miseres.

L E T T R E L X X X I V .

A la même.

J'Arrivai hier de Fontainebleau , triste ; abattue , de mauvaise humeur : la chose la plus agréable pour moi est de vous écrire. Je n'ai rien de caché pour vous , ma tendre amie : je ne fais cependant si vous recevez

mes confidences avec le même plaisir que je vous les fais : mais j'ai besoin de vous les faire , pour soulager un peu mon cœur. Quelle est donc la situation des grands ! Ils ne vivent jamais que dans l'avenir , & ne sont heureux qu'en espérance : il n'y a point de bonheur dans l'ambition. Je suis toujours mélancolique , & souvent sans raison. Les bontés du Roi , les égards des courtisans , l'attachement de mes domestiques , & la fidélité d'un très-petit nombre d'amis ; tant de motifs , qui devraient me rendre heureuse , ne me touchent plus. J'ai eu autrefois la pensée de devenir femme de Roi , & je me flattais que le meilleur des Princes pourrait bien faire pour moi ce que son bifaiëul avait fait pour une veuve de cinquante ans. Il n'y avait qu'une petite difficulté à ce beau plan : la grande (a) Dame , & le petit (b) Normand vivaient encore. Voilà , ma belle Comtesse , les chimères qui ont longtemps amusé ce cœur faible , qui n'aime presque plus rien que vous. Je n'ai plus de goût pour ce qui me plaisait tant auparavant. J'ai fait meubler magnifiquement ma maison de Paris : eh bien ! cela m'a plu pendant deux jours. Celle de Belle-vue est charmante , & il n'y a que moi qui ne la puisse souffrir. Des personnes charitables me rapportent tous les jours l'Histoire & les

(a) La Reine. (b) M. le Normand d'Etioles son mari.

II.

la Maré-
 ai trouvé
 s modé-
 : je lui
 nal que
 ituation
 onnaître
 tous les
 politeffe
 hais ce
 n mieux
 qui ai-
 i nous,
 ste ceux
 pelle le
 ples ci-
 es pres-
 tes ces

...

7.

triste ;
 chose
 écrire.
 rendre
 cevez

aventures de Paris : on croit que j'écoute ;
 mais quand on a fini , je demande ce qu'on
 a dit. En un mot , je ne vis plus , je suis
 morte avant mon temps : mon Royaume
 n'est plus de ce monde. Tout le monde cons-
 pire à me rendre la vie amere. On m'impute
 la misere publique , les mauvais plans du ca-
 binet , les mauvais succès de la guerre &
 les triomphes de nos ennemis. On m'accuse
 de vendre tout , de disposer de tout , de
 gouverner tout. Il arriva l'autre jour qu'un
 bon vieillard au dîner du Roi , s'approcha
 de lui , & le pria de vouloir bien le recom-
 mander à Madame de Pompadour. Tout le
 monde éclata de rire de la simplicité de ce
 pauvre homme : mais moi , je ne riais pas.
 Un autre présenta il y a quelque temps au
 Conseil, un Mémoire admirable pour trouver
 de l'argent sans incommoder le peuple : son
 projet était de me prier de prêter cent mil-
 lions au Roi. On rit encore de ce beau plan ;
 mais moi , je ne riais pas. Cette haine &
 cet acharnement général de la nation me
 sont bien sensibles : ma vie est une mort
 continuelle. Je devrais sans doute me reti-
 rer de la Cour ; mais je suis faible , & je ne
 puis ni la souffrir , ni la quitter. J'envie ,
 ma tendre amie , votre bonheur. Adieu ,
 plaignez-moi , & , s'il se peut , donnez-moi
 quelques consolations.

Fin de la premiere Partie.

écoute ;
ce qu'on
je suis
oyaume
e conf-
impute
du ca-
erre &
accuse
t , de
qu'un
procha
ecom-
out le
de ce
is pas.
ps au
ouver
: fon
t mil-
plan ;
ne &
n me
mort
reti-
je ne
vie ,
lieu ,
-moi

